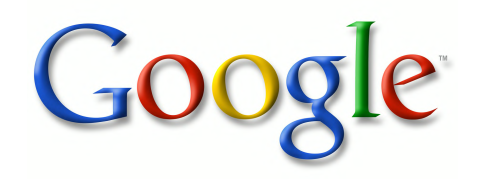

Google

à Monsieur Geoffroy
hommage respectueux de son élève
reconnaissant
G. Merlet
professeur au lycée de Douai.

ÉTUDE

CRITIQUE

SUR

IE DE MME DE MAINTENON,

PAR M. LE DUC DE NOAILLES,
Membre de l'Académie Française;

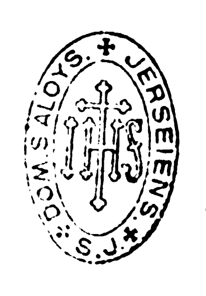
Par Gustave MERLET.

« Je n'écrirai pas ma vie, car il faudrait ne rien taire, et je ne veux pas tout dire. »

(*Mad. de Maintenon*, correspondance. t. 6, p. 246).

DOUAI.
ADAM D'AUBERS, IMPRIMEUR.
—1852—

ÉTUDE CRITIQUE.







Mme DE MAINTENON.

ÉTUDE

CRITIQUE

SUR

LA VIE DE Mme DE MAINTENON,

PAR M. LE DUC DE NOAILLES,
Membre de l'Académie Française;

Par Gustave MERLET.

« Je n'écrirai pas ma vie, car il faudrait
ne rien taire, et je ne veux pas tout dire. »

(Mad. de Maintenon, correspondance.
t. 6, p. 246).

DOUAI.
ADAM D'AUBERS, IMPRIMEUR.
—1852—



PRÉFACE.

Il y a quelques mois, nous eussions demandé pardon aux lecteurs de les distraire de la politique par la littérature. L'avenir était si gros d'espérances pour quelques-uns, de craintes pour la plupart, d'attente pour tous, qu'il effaçait presque le présent, à plus forte raison le passé. Mais aujourd'hui que le passé revit dans la politique, pourquoi ne profiterait-on pas de ce goût des esprits, pour essayer de le faire renaître aussi dans la littérature? Puisque le fantôme menaçant de 1852 ne préoccupe plus les imaginations, ne pourraient-elles, pour se reposer de leurs trop longues anxiétés, s'envoler, en train de plaisir, vers le dix-septième siècle par exemple, que le nôtre oublie trop pour être capable de le surpasser?

Si quelque chose doit convier à ce pieux pèlerinage, c'est le plaisir de le faire à la suite de M. le duc de Noailles, membre de l'Académie-Française,

qui appartient plus à cette grande époque qu'à la nôtre, non seulement par son culte pour les antiques souvenirs, mais par la pureté de son goût et l'élégance de son style, qui le rendraient digne d'avoir été le contemporain de Mme de Maintenon, dont il est l'allié et le biographe.

Le rapprochement de ces deux titres fait déjà prévoir dans quel esprit nous apprécierons son œuvre, nous qui n'avons pas l'honneur de posséder l'un, et le bonheur de mériter l'autre.

Il n'est pas mauvais que les grands personnages de l'histoire soient jugés par leurs pairs : la critique y gagne en dignité et en bienveillance. Mais peut-être est-il dangereux qu'ils le soient par des alliés ou des favoris; car l'historien est alors trop intéressé, même à son insu, à avoir un œil de lynx pour le bien, et de taupe pour le mal. C'est ce que nous tâcherons d'éviter, moins pourtant que l'autre écueil, qui consiste à voir trop le mal, sans voir assez le bien.

G. Merlet.

Douai, 2 janvier 1852.

ÉTUDE CRITIQUE.

CHAPITRE Ier.

QUELLES SONT LES PIÈCES DU PROCÈS ?

La réputation de Madame de Maintenon, si inquiétée pendant sa vie, s'est trouvée, après sa mort, à la merci d'un de ces combats d'outre-tombe, dans lesquels les légendes monastiques du moyen-âge nous représentent la lutte d'un bon et d'un mauvais ange, s'arrachant l'âme d'un candidat à la sainteté, que l'un voudrait ravir au paradis, et l'autre plonger en enfer.

Dans ce duel qui dure encore, et se terminerait peut-être, si un nouvel ange plus désintéressé venait plaider la cause du purgatoire, le démon est le duc de Saint-Simon, qui fonde ses droits de possession sur ce que Madame de Maintenon aurait été, toute sa vie, une ambitieuse, qui, par le manége d'une coquetterie artificieusement dévote, s'éleva du néant au faîte de la grandeur; arrivée là, voulut tout envahir, affaires de l'Etat et de l'Eglise, négociations extérieures, choix des généraux, des ministres, des

évêques, distribution des bénéfices et des charges de cour; y parvint à force d'intrigues ténébreuses, et ne songea plus alors qu'à fortifier son crédit auprès du roi, dont elle désertera lâchement le lit de mort, après lui avoir arraché ce codicille déshonorant qui place les bâtards légitimés sur les marches du trône.

Le bon ange est M. le duc de Noailles, qui voit dans sa royale cliente une nouvelle Esther, toute parfumée de grâce, de vertu, de douceur, de mélancolie, de piété, de dévouement; martyre volontaire de sa gloire, qui, toujours digne dans le malheur, se serait trouvée portée à la fortune et à la puissance, presque à son insu et malgré elle, par une volonté providentielle qui la destinait à être le bon génie du roi et de la France.

Voilà deux plaidoieries qui se détruisent l'une l'autre comme le réquisitoire et la défense. Voyons donc si les deux avocats n'auraient pas quelque secret motif de partialité qui doit les rendre suspects. Sans doute, nous sommes bien présomptueux de prétendre contrôler Saint-Simon, l'Argus qui a tout vu et tout entendu, même ce qu'on ne disait pas tout haut, même ce qu'on ne faisait pas en plein jour. Et cependant, c'est précisément cette seconde vue qui me met en défiance; je crains qu'elle ne lui fasse voir double, et qu'à force de curiosité il ne devienne visionnaire. Il est trop intéressé à paraître tout savoir pour ne pas savoir mal bien des choses. Son regard perçant découvre dans les faits plus qu'ils ne contiennent; dans les causes, plus de profondeur qu'elles n'en ont. Pour vouloir les creuser trop avant, il aboutit à des chimères. Eloquent comme Tacite, il a comme lui une imagination pessimiste qui grossit le mal outre mesure et lui montre partout piéges, complots, perfidies. Ce besoin qu'il a de noirceurs pour être éloquent, lui devient une tentation d'en mettre partout et

malgré tout. Ces génies prédestinés à l'indignation supposeraient des crimes plutôt que de rester sans emploi.

Si l'imagination l'emporte, la passion ne l'égare pas moins. « Ambitieux désœuvré qui s'obstinait à vouloir les premières » dignités sans autre titre qu'une assiduité grondeuse, observa- » teur envieux et boudeur d'une cour où il se croyait nécessaire » et méconnu (*), » il a souvent déchargé ses rancunes jalouses sur tous les personnages dont l'élévation importunait sa vanité. Comment son orgueil aristocratique, si ridiculement irritable, n'aurait-il pas été blessé au vif par l'éblouissante fortune de la veuve de Scarron, devenue la femme de Louis XIV? Il n'en fallait pas tant pour faire bouillonner de fureur son sang de duc et pair. Ajoutez qu'ici sa haine contre les parvenus se compliquait de toute l'horreur qu'inspirait à sa vertu la vue des bâtards légitimés.

Il faut donc, en le lisant, faire ses réserves, d'autant plus qu'il n'est pas toujours contemporain des faits qu'il raconte. Toutefois, nous ne lui refuserons pas toute espèce de créance, comme l'a fait M. le duc de Noailles, qui, par son penchant à voir tout en beau, révélait à l'avance sa vocation académique. N'est-il pas évident que la sagacité de Saint-Simon a pénétré plus avant que la légèreté spirituelle de Madame de Caylus, la nièce et la protégée de Madame de Maintenon? Voilà pourtant une des autorités favorites de M. le duc de Noailles.

C'est qu'il est trop ambitieux d'avoir une sainte (de plus peut-être) dans sa famille, pour ne pas faire payer quelquefois à la vérité les frais de canonisation. Madame de Maintenon ne pouvait être damnée par un de ses alliés qui hérite de ses bienfaits. Ce serait

(*) M. le duc de Noailles.

ingratitude et manque de piété filiale : mieux vaut trahir l'histoire que ses ancêtres. Que de héros et de saints n'aurions-nous pas, si toutes les biographies avaient été faites par des parents de grands hommes, ou même de petits ! Il faudrait avoir bien mauvais goût pour blâmer M. le duc de Noailles d'avoir défendu la tante d'un de ses aïeux, comme un monument généalogique et une propriété de famille, avec un parti pris qu'il ne s'avoue certainement pas d'exalter autant son héroïne que l'ont abaissée ses détracteurs. Peut-être aussi, toujours à son insu, se mêle-t-il à son éloquente apologie un petit grain de rancune contre Saint-Simon, pour avoir (injustement sans doute, la mauvaise langue!) compromis la réputation d'un de ses nobles ancêtres. Il lui a donc intenté un double procès en diffamation. Ebranler son crédit sur un point, c'était le ruiner sur tous les autres, et laver ainsi la légère tache du blason : sentiment trop honorable pour que nous ne le respections pas, même en réfutant quelques-unes des apologies qu'il lui inspire.

Placé entre ces deux rudes joûteurs, nous essaierons de les désarmer. Deux ducs et pairs qui se seraient trop estimés l'un l'autre pour ne pas s'aimer, ne sont pas faits pour croiser le fer, fût-ce même en l'honneur d'une dame. D'ailleurs, Louis XIV, et Madame de Maintenon la première, punissaient le duel. L'héroïne intéressée à la victoire d'un des champions est cependant plus coupable qu'eux : car ils ne se battraient pas si sa vie avait toujours été aussi lumineuse que le soleil pris pour emblême par son auguste époux. Le plus sûr moyen de conciliation serait l'apparition subite de Madame de Maintenon venant reconnaître par un aveu tardif

> Qu'elle n'a mérité
> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais la franchise n'était pas la première de ses qualités, et je

doute fort que la mort l'ait convertie sur ce point, elle qui pourtant savait si bien convertir les autres. Aussi ne pouvant la juger par cette confession posthume, chercherons-nous à surprendre au moins ses confidences involontaires dans les replis mystérieux de sa correspondance, interprétée par les faits qui seront plus sincères que celle dont la main cachée les dirigea. Nous ne devinerons peut-être pas toujours juste ; mais Madame de Maintenon aima trop l'énigme pendant sa vie pour avoir le droit de s'en plaindre après sa mort, dut-elle en souffrir. Plus d'un nuage l'enveloppe, et l'on sait que les nuages, pour peu qu'on les fixe longtemps, revêtent toutes les figures que l'imagination leur prête, faute d'en voir une assez précise pour effacer toutes les autres.

Toutefois, quelque soin qu'elle prenne de ne jamais se découvrir, et même de nous dissimuler les choses qui intéresseraient le plus notre curiosité, il est bien difficile que sous cette retenue la vérité ne perce pas par intervalle, ne fût-ce que dans une phrase, un mot, un soupir, ou même une réticence. Les âmes les plus enveloppées éprouvent par instants le besoin de se déployer, et, pour ainsi dire, de prendre l'air. Elles se trahissent jusque dans les efforts qu'elles font pour se dérober.

Ainsi, cette discrétion qui tremble toujours d'en avoir trop dit, n'est-elle pas déjà dans Madame de Maintenon un trait de caractère qui doit nous mettre en garde contre les éloges un peu exaltés de son élégant admirateur? Ce qu'il appelle retenue et prudence pourrait bien être, sinon artifice, au moins calcul et politique. Elle a beau nous jurer qu'il lui est impossible de « parler autrement qu'avec sincérité, » on aimerait mieux qu'elle le dît moins et le prouvât davantage. Elle sent bien elle-même que sa réserve pourrait recevoir un autre nom, et comme si elle voulait aller au-devant

d'un reproche mérité, dont elle a conscience, elle écrit des phrases comme celle-ci : « Je ne suis pas naturellement défiante ; je vous » crois très-fidèle ; mais j'ai toujours cru qu'il était très-imprudent » d'écrire ce que nous ne voudrions pas qu'on vît que nous avons » écrit. » Si vous êtes si sûre de votre amie, pourquoi donc tant de circonspection? Ailleurs, s'échappe-t-elle à faire quelque aveu de légère importance? elle parait toute fière de cette révélation ; elle s'en sait gré comme d'un effort ; elle l'admire comme une nouveauté ; et de crainte que l'exception ne soit pas assez remarquée, elle la montre du doigt, elle la souligne, elle s'y arrête. « Vous voyez bien, dit-elle, que je n'aurai jamais de finesse avec » vous. » Déclaration de sincérité peu rassurante ; car elle laisse à supposer qu'elle doit en avoir avec d'autres. Puis, viennent les recommandations à l'infini : « Ne dites rien de tout ceci..... On » en devine assez..... On en dit toujours trop. » Ce n'est pas elle qui laisserait trotter sa plume à l'aventure, la bride sur le cou ; elle craint trop les saillies et les écarts. Aussi ses lettres n'ont-elles ni épanchement ni abandon, point de passion et peu de sentiment. Elles sont sobres, composées, sévères : leur vivacité n'est que dans le style : c'est la main qui court, et non pas la pensée ; celle-ci se possède trop pour prendre un élan qui l'emporterait elle ne sait où. La raison y a plus de part que l'esprit, et l'esprit plus encore que le cœur. Toutefois, il y a loin de ce défaut d'abandon à une dissimulation hypocrite. Madame de Maintenon est soupçonneuse et défiante, mais non pas fausse et trompeuse. Et même, cette défiance naturelle est atténuée par les circonstances particulières dans lesquelles le hasard l'a placée. Son caractère a été, comme les phases de sa vie tout entière, louche et équivoque. Ni l'un ni l'autre ne se sont jamais accusés d'une manière nette et franche. Mariée à Scarron, elle fut épouse et ne le fut pas. Gouvernante

des enfants de Madame de Montespan, elle fut mère en un sens et ne le fut pas dans un autre. Unie secrètement à Louis XIV, elle fut reine sans l'être, épouse sans le paraître. Cette bizarre existence n'est donc qu'une suite de positions fausses. Comment n'en serait-il pas résulté pour celle qui les traversa une habitude de contrainte et de gêne, et comme un certain malaise qui lui ôte ses libres allures?

CHAPITRE II.

DE LA CORRESPONDANCE DE Mme DE MAINTENON.

Si les circonstances extérieures modifient le caractère des personnages politiques, il n'est pas moins vrai que leur caractère les modifie plus souvent encore. C'est lui qui les fait éclore ou avorter, qui s'en empare ou les laisse échapper, les corrige ou les gâte, les maîtrise ou est maîtrisé par elles. Avant de rechercher quelle put être l'influence de Madame de Maintenon sur les événements, il est donc à propos d'esquisser sa physionomie. Cette peinture expliquera d'avance des faits qu'on aurait peut-être eu peine à concevoir sans elle, et les faits à leur tour viendront nous dire ensuite si la peinture est exacte ou non.

Ce qui fait qu'on se trompe souvent dans l'appréciation des caractères, c'est qu'on veut trouver en eux plus d'unité que n'en a mis la nature. On les juge en gros et d'ensemble, sans tenir compte des nuances, des demi-teintes, de ces mille détails fugitifs dont le

jeu mobile fait la vie et l'expression d'une figure. Il faut qu'un personnage soit construit avec proportion comme un morceau d'architecture. On efface tous ces disparates qui fatiguent ou dissipent l'attention. Suivant cette méthode, Madame de Maintenon sera ange ou démon, toute bonne ou toute mauvaise : les uns la porteront aux nues, les autres la traîneront dans la boue.

Nous éviterons ces extrémités en faisant la part du bien et du mal, qui se mêlent toujours plus ou moins jusque dans les caractères les plus soutenus.

Disons d'abord que rien dans sa correspondance ne justifie les attaques violentes de ses détracteurs. Elle gagne même beaucoup à être connue par ses lettres, non pas qu'elle excite jamais une sympathie affectueuse ; elle est trop rarement émue pour émouvoir ses lecteurs, trop froide pour les échauffer. Mais on se plaît à l'entendre causer. Ce bon sens spirituel, cette maturité de raison qui s'aiguise au besoin d'une pointe de malice, cette tenue toujours sévère avec grâce, et décente sans affectation, inspire insensiblement de l'estime et du respect. Si son cœur paraît trop peu pour se faire aimer, son esprit se montre assez pour séduire. On s'attendait à voir une personne aigre, gourmée, toute hérissée des épines de la pruderie, à entendre une voix sèche, dure et cassante. Or, voilà qu'on rencontre une amabilité complimenteuse, une douceur tempérée, et, sinon de la grâce, toujours du moins un ton distingué, poli, flatteur, d'une élégance et d'un bon goût exquis. Cette surprise fait presque oublier ce qu'on désirerait encore : l'ouverture et l'effusion de cœur.

Nous aimerions à fixer ces traits fins et délicats, si nous n'avions à en marquer d'autres plus saillants et auxquels nous rattacherons peut-être les premiers.

CHAPITRE III.

SON AMOUR-PROPRE : SA PASSION DE SE FAIRE ADMIRER. QUE FAUT-IL PENSER DE SA VERTU.

Madame de Maintenon avait beaucoup d'amour-propre, mais un amour-propre relevé qui tenait plus à la considération qu'à l'éclat, à l'estime qu'au rang : ce n'était point vanité de paraître, mais ambition d'être. « Il n'est rien, dit-elle, que je n'eusse été capa-
» ble de tenter et de souffrir pour conquérir le nom de femme
» forte. C'était là ma folie; je ne me souciais point des richesses ;
» j'étais élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt ; je voulais
» de l'honneur. Je savais pardonner, non par vertu, mais par
» orgueil, par goût pour les choses difficiles, pour faire une belle
» action et humilier l'amour-propre de celle qui m'avait offensée,
» en la forçant à la reconnaissance. » — « Les femmes m'aimaient,
» parce que j'étais douce dans la société et que je m'occupais
» beaucoup plus des autres que de moi-même. Le goût qu'on
» avait pour moi était plutôt de l'amitié générale que de l'amour.
» Je ne voulais point être aimée en particulier de qui que ce fût :
» je voulais l'être de tout le monde, faire prononcer mon nom avec
» admiration et respect, jouer un beau personnage, et surtout être
» approuvée par les gens de bien. »

Il y a là un besoin de domination qui n'attend que l'occasion pour s'exercer et agir. Cette soif d'estime est une vertu, si l'on

veut, mais une vertu un peu égoïste, qui veut sa récompense et se résignerait malaisément au martyre du silence et de l'oubli. Défions-nous donc un peu de sa modestie, et ne la croyons pas sur parole lorsqu elle nous dira plus tard : « Je ne suis pas grande, » je suis seulement élevée. » N'y a-t-il pas encore un petit mouvement de fierté sous cette autre phrase, humble en apparence : « Comme je suis née très-petite, je n'ai point les défauts des » grands. » Au moins est-elle plus franche lorsqu'elle nous avoue « que le roi ne connaît pas tant d'orgueil en un an qu'elle en » connaît en un jour. »

Quoi qu'il en soit, cet amour-propre est légitime, et peut-être réfute-t-il mieux que tous les autres arguments les soupçons de fragilité qui pèsent sur son veuvage. Nous ne rappellerons pas les raisons sur lesquelles se fonde le pour et le contre. Cette thèse d'érudition galante a eu ses scoliastes et ses commentateurs. La réputation de Madame de Maintenon s'est trouvée à la merci d'une date, d'un mot, d'une syllabe. Tout en rendant justice à la courtoisie des chevaliers qui ont rompu des lances en l'honneur de sa vertu, nous voudrions la soustraire aux chances douteuses de ces sortes de tournois, où l'on perd toujours quelque chose, même quand on en sort vainqueur. La sagesse d'une femme n'est point une de ces choses qui se décident à coups de textes et de citations. Cette appréciation est du ressort du sentiment, et il est aussi déplacé de la soumettre à un tribunal d'érudits que de faire juger un débat poétique par un algébriste ou un géomètre. Vos meilleurs arguments ne me prouveront rien, s'ils ne sont d'accord avec cet instinct sur lequel je me guide sans trop pouvoir le définir. La solution que vous donnerez à ces sortes de problèmes sera la mesure de votre délicatesse ; et pour ma part, sans prétendre être plus raffiné qu'un autre, je n'hésite pas à soutenir que Madame de

Maintenon resta vertueuse, —par faiblesse d'esprit, disait Ninon, son amie, — par froideur de tempérament et par fierté honnête de femme forte, dira tout lecteur impartial de sa correspondance.

Cette passion de se faire admirer, qui lui inspira plus d'un acte de courage et de dévouement, allait quelquefois jusqu'à lui faire commettre des imprudences gratuites dont il ne pouvait résulter que du mal pour elle, et aucun bien pour les autres. Un jour, par exemple, ayant pris de l'émétique, elle monta en carrosse et alla faire une visite. Elle conta la chose d'un air indifférent qui attendait une explosion de surprise. L'effet ne manqua pas : on se récria beaucoup sur le danger d'une telle imprudence, et on la força de retourner chez elle. « Ce n'était point ce que je cherchais, » dit-elle depuis ; je voulais qu'on dît : Voyez cette jolie femme ; » elle ne se soucie point d'elle ; elle a du courage. »

Etonner et séduire était donc pour elle une étude et une science: pour réussir dans cet art, il fallait une nature souple et maniable, un esprit d'insinuation et d'adresse, et même, au besoin, de manége et d'intrigue. « Plut à Dieu, s'écrie-t-elle, qu'il y eût autant » de simplicité dans mon cœur que dans ma chambre, et que, » sans compter ce que je n'y connais pas, je n'y découvrisse point » des replis qui peuvent gâter tout ce que je suis ! »

2.

CHAPITRE IV.

SON BESOIN DE RÉGENTER. — Mme DE MAINTENON INSTITUTRICE. — DIRECTRICE DE CONSCIENCE. — TENANT LA POLICE DES MOEURS A LA COUR. — PLUTOT GOUVERNANTE QUE PROPRE A GOUVERNER.

Ce besoin de plaire s'alliait chez Madame de Maintenon à celui de régenter. Plaire était le moyen, régenter le but. Elle était née pour être et rester gouvernante, non pas d'un royaume, mais d'un ménage ou d'un couvent. C'est un vrai type de pédagogue féminin. Elle en a toutes les qualités : sérieux, exactitude, amour de l'ordre, économie. Elle en a tous les défauts, sécheresse et parfois âpreté, manie de réglementation, goût des petits détails, défiances, susceptibilités, humeur aigre et chagrine. Pendant toute sa vie, elle a été ou cru être institutrice. Madame de Montespan avait deviné sa vocation lorsqu'elle lui donna ses enfants à élever. C'est surtout dans sa correspondance intime que se révèle ce côté de son caractère. Ses lettres à son frère ne sont que des préceptes de conduite, d'un bon sens précis, minutieux et parfois méticuleux. Elle a l'air d'un directeur de conscience qui sermonne et gronde son pénitent. Vient-il à se marier? vîte, elle lui expédie dans la corbeille de noces une longue liste de prescriptions appropriées à son nouvel état. Nous nous permettrons de citer ces articles inédits

d'un code conjugal qui manque à la sagesse de notre législation. Si on le trouve indiscret dans ses détails, que nous ne citerons pas tous, nous en rejetons la responsabilité sur son auteur. Ecoutez, jeunes maris, et retenez bien : « Que votre femme ne sorte jamais » seule ; qu'elle ne se donne jamais les airs d'une grande dame. » Nulle familiarité avec les hommes ; elle est très-dangereuse. » (Pour ce qui suit, nous sommes forcés de renvoyer le lecteur à la correspondance, tome 1er, page 90.) « ....Point de ces » manières-là..... *Trois heures au miroir tous les matins, c'est* » *deux de trop*..... Je suis fâchée que Madame d'Aubigné ait deux » demoiselles. *Deux demoiselles pour servir cette petite femme!* » Laissez-lui cette pudeur qui lui va si bien et que tant d'insensés » maris ôtent les premiers à leur femme..... (Voyez encore la cor- » respondance, pour le même motif.) Accoutumez-la à se passer des » plaisirs, si vous ne voulez pas vous en lasser bientôt. » Pour une femme qui « n'a *jamais été mariée,* » comme elle le dit elle-même, voilà des leçons qui simulent à merveille l'expérience. Ce même frère songe-t-il à venir se fixer à Paris? elle lui règle centime par centime les dépenses de sa maison : tant pour la viande, tant pour le pain, tant pour le bois, tant pour la chandelle, etc., etc. L'économie va même jusqu'à la lésinerie. « Si le laquais qui vous viendra » ne vous accommode pas, il faut ne pas se lasser jusqu'à ce que » vous en ayez trouvé un bon ; et pour cela, il faut faire serrer » leurs haillons, afin de les leur remettre sur le corps et qu'il ne » vous en coûte rien. » Est-ce Harpagon ou Madame de Maintenon qui parle de la sorte?

Plus tard, ce sera le tour du roi et des courtisans. Elle fera concurrence au Père Lachaise dans la direction de la conscience royale. Et il est permis de croire que le confesseur n'imposa pas des pénitences aussi efficaces que la confidente. Madame de Main-

tenon prenait son rôle fort au sérieux, et se croyait faite pour avoir charge d'âmes. A la cour, elle s'arrogea la censure des mœurs (ministère plus lourd peut-être que les autres), et même elle organisa une sorte de police dont elle tenait la préfecture générale. Madame d'Espinay aurait été un des agents les plus habiles de ce secret espionnage (sans doute à cause de son expérience personnelle des délits). Ce fut elle qui dénonça les amours de Nangis avec la duchesse de Bourgogne. Et l'on sait que de pleurs en versa la pauvre dauphine ! Voici, du reste, un échantillon des instructions qu'adressait à celle-ci Madame de Maintenon. Elles font le plus grand honneur à la conseillère, dont le seul tort est de ne les avoir pas toutes également pratiquées. « Que votre piété soit droite, » en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévo- » tion particulière. Soyez complaisante, sans faire valoir vos com- » plaisances. Prenez sur vous le plus que vous pourrez, sur le » duc jamais. N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : » c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien. N'épousez » les passions de personne : c'est à vous à les modérer et non pas » à les suivre. Aimez vos parents, mais que la France soit votre » patrie. » Ce sont là de belles pensées qu'on aimerait à rencontrer souvent sous une plume qui les exprime si bien.

Madame de Maintenon avait elle-même conscience de sa vocation. « Toutes les fois que vous voudrez me donner des louanges sur ma » capacité sur l'éducation des enfants, écrit-elle à Madame la prin- » cesse des Ursins, je les avalerai à longs traits ; car je suis véri- » tablement persuadée que j'en sais beaucoup là-dessus. » Ce fut sans doute pour exercer plus en grand ses talents pédagogiques qu'elle fonda Saint-Cyr, ou plutôt elle voulait se ménager une retraite ; car elle songea toujours à l'avenir. C'est là seulement, dans cette maison chérie, qu'elle se trouve à sa place et dans son

élément. Voilà le seul empire où elle aurait dû régner. Aussi, comme elle y trône à l'aise! Toute sa tendresse, toute sa passion est là : je doute qu'elle en ait jamais éprouvé d'autre ; ou du moins, toutes les autres sont des passions de tête : car elle n'est éloquente que lorsqu'elle parle de cette création adorée. Ce sont ses entrailles. Ecoutez plutôt le vœu qu'elle lui lègue en mourant : » Puisse Saint-Cyr durer autant que la France, et la France au- » tant que le monde ! Rien ne m'est plus cher que mes enfants de » Saint-Cyr : j'en aime tout jusqu'à leur poussière. Voilà ma pas- » sion, voilà mon cœur. » Ces cris sont assez rares dans sa correspondance pour qu'on les recueille avec bonheur.

Je crains seulement que l'affection de ses pensionnaires n'ait pas toujours répondu à la sienne. Car je trouve dans ses règlements disciplinaires tel et tel article fort prudent, mais propre à faire plus d'une ingrate ; par exemple, lorsqu'elle recommande, avec trop de raison peut-être, à Madame de la Viefville, « de voir toutes les let- » tres qui entrent ou qui sortent, de rendre les parloirs aussi désa- » gréables que possible. » Et plusieurs autres prescriptions de ce genre qui prouvent plus la sagesse de leur auteur que celle de leurs victimes.

Du reste, elle se régente elle-même tout aussi sévèrement que les autres. « Nous ne sommes pas humbles, écrit-elle à » Madame de Glapion ; mais il y a en vous de grandes ressources, » tandis que tout nourrit l'orgueil en moi. Nous avons aussi trop » d'attachement aux règles. En moi, c'est zèle ; en vous, bonne » foi. Nous aimons à connaître nos faiblesses, mais ne pouvons » souffrir que les autres nous les montrent. »

Cet amour de régularité qui la suit partout est peut-être moins un esprit d'ordre qu'un esprit d'arrangement. Car on n'arrive à

l'ordre que par des vues larges et générales ; or, Madame de Maintenon se perd dans les petits détails de discipline. Les règles lui tiennent souvent lieu de principes. On dirait parfois qu'il lui faut une sorte de conscience extérieure, formulée sur le papier, qui supplée à cette conscience intérieure dont la voix simple n'a besoin pour se faire entendre d'aucun appareil de préceptes numérotés et étiquetés, d'aucun secours artificiel de routine. C'est par là qu'elle est plutôt gouvernante que propre à gouverner.

CHAPITRE V.

TRISTESSE CALVINISTE. — MANIE DE GÉMIR.

Cette préoccupation scrupuleuse des minuties et des petits expédiens attriste généralement le caractère : elle lui ôte sa fraîcheur; elle lui donne des rides. Il n'y a pas de gaieté sans abandon. Or, l'abandon est ennemi mortel de ces habitudes rangées qui compassent toutes choses avec précision, exactitude, symétrie.

De là vient peut-être cet air chagrin qui assombrit parfois sa correspondance. Il y a en elle je ne sais quoi d'inquiet qui se plaint, qui s'agite, qui ne trouve pas ce qu'il cherche. Ce n'est pas précisément de la mélancolie : car on n'y sent pas ce fonds d'attendrissement qui se complaît dans sa plainte : ce serait plutôt un malaise, un mécontentement qui ne sait où se prendre, et comme

un ennui vague et mal défini. Les citations abondent. Ici, un « hélas! » là, un mot d'aigreur ; parfois un accent de dépit concentré. On dirait même que c'est chez elle une manie de gémir. Elle s'est mise sur ce pied dans le monde, et elle trouve que cette pose lui sied : c'est un éventail qu'elle agite avec grâce. « Ne faites point » de vœux pour moi, écrit-elle à une de ses amies, ils ajouteraient » peut-être quelques jours à ma vie. » Evidemment, elle se fait ici plus malade qu'elle n'est, afin qu'on la caresse. Il ne faut pas se laisser prendre à cette coquetterie. Est-elle à la cour, elle ne rêve que retraite ; est-elle en retraite, elle ne songe plus qu'à la cour. « Je voudrais bien, dit-elle alors, ne plus me souvenir de ce que » j'ai laissé : c'est trop d'en avoir les agitations, avec l'ennui de la » solitude. » Ailleurs, sous une apparente bonhomie se cachera une rancune, un reproche, une susceptibilité. Par exemple, lorsqu'elle écrit au maréchal de Villars : « Je vous remercie, Monsieur, » de ne me rien dire sur la bonne année : *vous êtes le seul*, et je » ne vous en souhaiterai pas moins une heureuse. » C'est là le mot d'une femme habituée aux égards, aux prévenances, et qui, piquée d'un oubli, le relève avec intention, tout en feignant l'indulgence. Que de regrets amers n'y a-t-il pas sous cette autre phrase : « Je me hâte de me dépouiller, *de peur qu'on ne me dépouille bientôt.* » Est-ce là ce détachement des choses, et cette résignation tranquille qui, suivant M. le duc de Noailles, accepterait la grandeur par dévouement, pour la quitter avec joie? Ne serait-ce pas plutôt le cri douloureux d'une ambition qui perd pied ?

CHAPITRE VI.

SA CONVERSION. — DÉVOTION INQUIÈTE. — L'ABBÉ GOBELIN LA SOUMET A UN JEUNE INUSITÉ DANS L'ÉGLISE. — ELLE AIME L'ORDRE DANS SA CONSCIENCE COMME DANS SON MÉNAGE, — PARTIES GÉNÉREUSES DE SA PIÉTÉ.

La tristesse de Madame de Maintenon n'était pas propre à éclairer la sombre vieillesse de Louis XIV. Aussi, toute vivacité s'éteignit bientôt dans cette cour naguère si bruyante. Elle se fit grave et austère comme la favorite, Un souffle glacial se répandit dans les galeries de Versailles. L'ennui de celle qui y régnait refroidit tout ce qui l'entoura.

Ce fond de sévérité rigide que recouvrirent quelque temps les grâces de la jeunesse, ne serait-il pas chez la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné une seconde tache originelle, et comme le sceau de sa naissance calviniste ? Il y a certainement une sorte de zèle puritain dans son horreur pour tout amusement profane. Elle voudrait, par exemple, « qu'on ne chantât que des Psaumes. Cette musique » qui *fait le seul plaisir du roi*, et où l'on n'entend que des maxi» mes absolument contraires aux mœurs, serait bien convenable » à proscrire. » C'est cet innocent Quinault qu'elle excommunie si sévèrement. Fénélon était plus indulgent. Et pourtant (qui le

croirait ?), celle qui parle ainsi fut toute sa vie l'amie de Ninon de l'Enclos !

Mais respectons ces scrupules, car ils faisaient partie de sa dévotion. Or, la dévotion finit par devenir le centre de tous ses sentiments et de toutes ses pensées.

On sait qu'elle fut élevée par sa tante dans le protestantisme. Sa mère, qui était catholique, voulant la faire abjurer, « la menait » à la messe, et la forçait à se mettre à genoux devant l'autel ; » mais elle, aussitôt, y tournait le dos, et la violence ne faisait » que l'opiniâtrer. » On l'enferme aux Ursulines; même obstination de sa part. La douceur seule d'une maîtresse pleine d'esprit et de raison sut vaincre enfin sa résistance, et l'amener à une abjuration volontaire.

Ces souvenirs auraient dû être pour elle la meilleure leçon de tolérance. Elle ne les oublia pas entièrement. Car, dans une lettre à son frère, tout en lui recommandant particulièrement les catholiques, elle le prie de « n'être pas inhumain aux huguenots, *parce que cela n'est* » *pas d'un homme de qualité*. Ni Dieu, ni le roi, ajoute-t-elle, ne vous » ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre et soyez sévère pour » vous seul. » Voilà le langage de l'Evangile et de la raison. Mais il y a loin des paroles à la pratique ; et, peu de mois après avoir écrit ces lignes, elle fit enlever à sa famille, pour la convertir, sa petite-nièce dè Murcay, qui fut plus tard Madame de Caylus. « L'enfant, après avoir beaucoup pleuré, trouva la Messe du roi » si belle, qu'elle consentit à se faire catholique, à condition » qu'elle l'entendrait tous les jours et qu'on la garantirait du » fouet. » Ce fut là toute la controverse qu'on employa. Ce succès ne fit qu'encourager son ardeur de prosélytisme, et elle chargea ce même frère, qu'elle prêchait si bien, de lui recruter en province

des sujets de conversion. « Si vous pouviez m'envoyer Minette » (encore une de ses petites-nièces), lui écrivait-elle, je la convertirais bien aussi. *Il n'y a plus d'autre moyen que la violence.* »

Plus tard, elle traitera la France comme sa famille.

Du reste, Madame de Maintenon a le droit d'être inquiète pour le salut du prochain, car elle l'est encore plus sur son propre salut. Nous la voyons toujours sur le qui-vive et en défiance d'elle-même. Sa foi a même plus de timidités que de confiance naïve, plus de routine que d'essor. Nous en avons pour preuve toute sa correspondance avec l'abbé Gobelin, esprit étroit et médiocre, qui, pour la punir de ce que le Créateur l'avait faite trop aimable, lui imposa la pénitence d'être ennuyeuse en compagnie ; comme si pour plaire à Dieu il fallait absolument déplaire au monde. Nous ignorons s'il la releva de ce vœu d'imbécilité et s'il lui permit de redevenir agréable. Mais il est certain, d'après une lettre même de Madame de Maintenon, qu'elle se soumit pendant quelque temps à ce genre de carême inusité dans l'Eglise et qui consistait à faire jeûne d'esprit. Le directeur croyait sans doute cette abstinence aussi facile à sa pénitente qu'à lui-même. Toujours est-il qu'elle employa tout son esprit à persuader aux autres qu'elle l'avait perdu. Elle ne faisait plus une réponse juste, ne disait plus un mot à propos, encore moins un mot ingénieux : elle baillait, en faisant bailler les autres. C'est ce même abbé Gobelin qui lui disait un jour avec ses plus gros yeux et de sa plus grosse voix : « Vous n'avez que des étoffes » communes ; mais je ne sais ce qu'il y a, ma très-honorée dame, » quand vous venez vous confesser, je vois tomber à mes pieds » une quantité d'étoffes qui a trop bonne grâce et sied trop bien. » Il est vrai que sa rudesse saura bien s'adoucir en flatterie quand la pénitente deviendra favorite. Le juge austère se fera dès-lors

courtisan, si bien que Madame de Maintenon, changeant pour ainsi dire de rôle avec lui, devra lui rendre sous une autre forme les avis et les reproches qu'elle en avait reçus.

Mais revenons à nos citations. Elle lui écrivait un jour. « Je me » suis confessée à un homme qui ne m'entendait pas et qui m'as- » sura que je ne lui disais pas un péché. » Cet homme avait de l'esprit; et Madame de Maintenon, qui en avait tant aussi, n'eût pas celui de le croire.

Ailleurs, on lit cette lettre : « J'ai fait un projet de conduite » pour le temps où je serai libre et loin de la cour. Le voici : j'y » laisse une marge ; vous y pourrez ajouter et retrancher. 1° Me » lever entre sept et huit, et passer une heure en prières. 2° Sor- » tir deux jours de la semaine pour des visites nécessaires ; me » retirer à dix heures et faire la prière avec mes domestiques. » 3° Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres et les » prisonniers, et à souper chez mes amies. Etre habillée très-mo- » destement ; ne porter ni or ni argent; donner le dixième de mon » revenu aux pauvres. Dans l'espérance de ce temps de repos » *que je me figure si délicieux* (elle se le figura longtemps), *je* » *ne fais rien qui vaille, et je m'abandonne à ma paresse ; ce* » *qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne* » *vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les* » *meubles de Maintenon.* » Il y a dans ce trait autant de vérité que d'esprit. Elle ne croyait pas, j'en suis sûr, dire si juste. Il peint à merveille cette dévotion dans laquelle entre, avec une piété très-sincère, un goût de régularité et de symétrie. C'est la manie de l'ordre et de la propreté, transportée dans le ménage de la conscience. Il faut que chaque chose soit à sa place accoutumée dans ce petit monde intérieur, qui doit être discipliné comme un

couvent, où la prière, le repas, les jeux ont leurs heures invariablement fixées. Un meuble de travers, un brin de paille, un grain de poussière inquiète et effraye ; le moindre trouble alarme et désespère. Ecoutez cette phrase : « Hier, on ne voulut point aller à » vêpres : *ces circonstances me poussent à bout* et empoisonnent » tous les plaisirs dont je suis environnée. »

La dévotion de Madame de Maintenon fut certainement un besoin profond du cœur ; mais elle fut aussi un besoin d'état ; je veux dire qu'elle lui servait de contenance, non seulement dans la société équivoque de Scarron où sa délicatesse eût été fort mal à son aise sans la sauvegarde des pratiques religieuses, mais encore à la cour, où elle assura son indépendance à l'égard du roi et lui fit une sorte d'inviolabilité. « Dieu soit loué, s'écrie-t-elle, *je n'au-» rais peut-être jamais pensé à lui, si j'avais été plus satisfaite » des hommes.* »

Il entrait donc dans cette piété plus d'un élément étranger. Parfois même, Madame de Maintenon s'effraie de sa tiédeur. « Je » ferai mon possible pour aller à la Saint-François à Paris faire » mes dévotions : *Plût à Dieu que ce ne fût pas une pure habi-» tude !* » Peut-être aussi n'est-ce là que le cri d'une conscience qui se défie d'elle-même, et s'alarme par humilité d'un soupçon imaginaire que sa susceptibilité pieuse lui grossit jusqu'à en faire une réalité. Si l'on en croyait les saints, on serait tenté de les envoyer tous dans l'enfer : et ce n'est qu'à force de se croire dignes d'être damnés qu'ils ont mérité le ciel. Ne faudrait-il donc pas être saint soi-même pour donner sa juste valeur à ce langage de la conscience qui peut signifier le contraire de ce qu'il exprime ?

On aurait dû mettre la même discrétion à commenter quel-

ques phrases dont la malveillance ou l'erreur s'est emparée pour établir que Madame de Maintenon était trop inquiète du salut du roi dans l'autre monde pour songer beaucoup au salut du royaume dans celui-ci. On lui reproche, par exemple, d'avoir écrit à Madame des Ursins, lorsqu'en 1710 la famine et la guerre avaient réduit la France aux abois : « Le seul Monseigneur duc de Berry a fait et » jeûné le Carême : j'ai quelque curiosité de savoir si le roi d'Es- » pagne a mangé gras. » Et l'on en conclut qu'elle redoutait plus la violation des lois d'abstinence que l'invasion de l'étranger. Mais toute la correspondance de Madame de Maintenon prouve à tous les lecteurs dont l'esprit n'est pas prévenu que l'une de ces craintes ne détruisait pas l'autre ; et qui douterait qu'elle n'eût été la première à s'imposer les plus rudes privations pour délivrer le pays du fléau de la guerre et de la famine ? C'est que les malhenrs de la France lui paraissaient une expiation des fautes privées et publiques. Lorsqu'elle mettait tant de passion à convertir le roi et à sanctifier la cour, c'était donc aussi bien par piété que par patriotisme. « Notre roi, écrit-elle, était trop glorieux : Dieu veut l'humilier pour le sauver. Notre nation était insolente et déréglée : » Dieu veut la punir et l'abaisser. Si j'en étais crue, on serait » moins ébloui de l'éclat d'une victoire, et l'on songerait plus » sérieusement à son salut. »

Massillon n'en disait pas davantage, et qui ose l'accuser d'indifférence pour les calamités publiques ? On lui fait encore un crime de les contempler avec un regard de résignation douloureuse, attendant un miracle qui ne vient pas, et disant avec un profond soupir : « Cela devait être ; que la volonté de Dieu soit faite. » Mais on oublie qu'elle ne pouvait guère davantage ; voudrait-on par hasard qu'elle eût été une seconde Jeanne ? Mais elle n'était plus à l'âge où l'enthousiasme s'enflamme et se communique : à

cinquante ans, c'était trop tard ; et d'ailleurs, n'est pas Jeanne qui veut.

Cette dévotion a pu être un peu envahissante. Mais quelle grande passion ne l'est pas ? Elle a commis une faute qui coûta cher à la France, comme nous le verrons bientôt. Mais est-ce une raison pour méconnaître ses grands, ses larges, ses généreux côtés ? N'est-ce pas sa bienfaisante influence qui, comme le dit M. de Noailles avec un goût exquis, préserva la vieillesse de Louis XIV de ces désordres « où la dignité se perd, quand elle n'a plus la » jeunesse pour excuse ? » Si la corruption de la cour était déjà trop avancée pour admettre guérison, est-il juste de faire Madame de Maintenon responsable de l'hypocrisie qui la couvrit en attendant l'explosion de la régence ? Enfin, à ceux qui, incrédules comme Thomas, voudraient toucher du doigt les plaies sanglantes que firent en son cœur les maux du pays, à ceux-là nous citerons ce passage (le seul, nous dira-t-on, mais qu'importe ?) de sa correspondance, où sa piété s'inspire d'un souffle patriotique qui monte jusqu'à l'éloquence : « Je » voudrais, écrit-elle, mourir avant le roi. J'irais à Dieu, je me » jetterais aux pieds de son trône ; je lui offrirais les vœux d'une » âme qu'il aurait rendue pure. Je le prierais d'accorder au roi plus » de lumières, plus de connaissances sur le véritable état des provin- » ces, plus d'aversion pour les perfidies des courtisans, plus d'amour » pour son peuple, plus d'horreur pour l'abus qu'on fait de son au- » torité. » Que n'a-t-elle pu réaliser sur terre ce qu'elle voulait faire au ciel !

Le sentiment religieux s'alliait chez elle à une charité active et sans faste. « Ses aumônes, dit Mademoiselle d'Aumale, absorbaient » la plus grande partie de son revenu, et allaient chaque année de » 64 à 60,000 livres. En 1694, où la cherté des grains causa une

» sorte de disette, n'ayant plus rien à donner, elle vendit une
» très belle bague, et un attelage de chevaux pour les pauvres
» qu'elle allait souvent visiter elle-même, en leur portant ce qui
» leur était nécessaire. » Elle disait avec une infinie délicatesse
« que ses charités étaient pour elle un si grand plaisir qu'elles ne
» pouvaient être un mérite. » On ne sera pas de son avis si l'on observe qu'elle ne profita jamais de sa faveur pour s'enrichir. « Il
» n'aurait tenu qu'à moi, dit-elle, d'avoir cent mille écus de rente;
» mais les revenus du roi appartiennent au royaume : c'est de là
» qu'il les tire, c'est là qu'il doit les renvoyer. »

CHAPITRE VII.

Y EUT-IL CHEZ ELLE UN PLAN D'AMBITION CONÇU DÈS L'ABORD ? — DANS QUELLE MESURE LES CIRCONSTANCES LA SERVIRENT ET FURENT SERVIES PAR ELLE ?

Nous connaissons le caractère de Madame de Maintenon : passion de subjuguer les esprits encore plus que les cœurs, manie de direction, et dévotion, en voilà les traits principaux, qui nous expliquent d'avance sa grandeur comme ses faiblesses. On en pourrait déjà tirer plus d'une conséquence. Mais ne préjugeons rien, et voyons les actes.

Avant d'apprécier la manière dont Madame de Maintenon se servit du pouvoir, il est logique de se demander d'abord comment

elle y parvint. Nous ne voulons pas refaire une histoire que tout le monde connaît.

Examinons seulement s'il est vrai que Madame de Maintenon, comme on l'a répété souvent, fut ingrate envers sa bienfaitrice; qu'après s'être, grâce à sa faveur, insinuée peu à peu dans le cœur du roi, elle en chassa volontairement sa rivale pour y régner toute seule.

Nous croyons ce reproche fort exagéré. Sans doute, elle fit tous ses efforts pour rompre un commerce adultère qui scandalisait la France; mais il s'agit de savoir si ce fut dans un intérêt d'ambition personnelle, et s'il est vraisemblable qu'à une époque où la reine était encore pleine de vie, Madame de Maintenon, trop honnêtement scrupuleuse dans sa dévotion pour vouloir être maîtresse du roi, ait pu prévoir la possibilité de devenir un jour sa femme légitime.

Ainsi posée, la question n'admet pas deux solutions. Il est certain qu'une pareille prévision pouvait être à peine dans sa tête à l'état d'instinct, à plus forte raison de plan sérieusement conçu et poursuivi.

Ce n'était donc pour elle qu'une affaire de piété. Elle se crut sincèrement suscitée par la Providence pour sauver le roi, et le rendre à la vertu, à l'amour et au respect de ses sujets. Tant que sa passion fut dans sa force, elle s'interdit des représentations inutiles. Ce que Bossuet n'avait pu faire, il lui eût été ridicule ou téméraire de le tenter. Mais, lorsque l'habitude, l'ennui, l'impatience, le dégoût furent venus à son aide, elle éleva la voix au nom de la religion et de la morale; et cela, sans se croire ingrate envers sa bienfaitrice. Au contraire, comme le remarque très-bien M. le duc de Noailles, envisageant d'un œil chrétien ces richesses, ces

jouissances, ce crédit fondés sur l'adultère, elle ne voyait dans sa faveur que honte et malheur, et dans sa disgrâce qu'une heureuse délivrance. L'arracher à ces attaches criminelles, n'était-ce donc pas, à ses yeux, lui offrir en échange une éternité de gloire et de félicité ? Qu'elle soit arrivée à ce but par plus d'un détour, à force de souplesses, en faisant même concourir la coquetterie et la dévotion pour rendre celle-ci plus acceptable, je le croirais volontiers. La galanterie, j'entends celle qui est honnête et permise, servit, j'imagine, comme de passeport aux leçons non moins douces de la piété. Manège équivoque peut-être à nos yeux volontiers défiants, mais qui pour Madame de Maintenon était légitimé par l'intention. Or, qui oserait se croire le droit d'être plus sévère qu'elle ne fût, surtout lorsqu'il s'agissait d'elle-même ?

C'était une grande chose de se voir diriger les destinées d'une âme qui conduisait celles de la France. Aussi dût-il se cacher sous cette œuvre une secrète complaisance d'amour-propre. Madame de Maintenon, si ambitieuse de plaire, devait s'y porter ici d'autant plus vivement qu'elle se faisait illusion et croyait, dans sa pieuse naïveté, servir Dieu en se servant elle-même. Mais attendons, et ce germe produira ses fruits. Vienne la mort de la reine, et ce qui était à peine pressentiment vague et obscur, n'osant s'avouer à lui-même sa timide existence, deviendra sans effort, et comme par une pente naturelle, la plus haute des ambitions.

Non, Madame de Maintenon n'a pas atteint à cette prodigieuse fortune par un dessein constant et suivi ; mais elle s'y est laissée porter plutôt qu'elle ne s'y est élevée d'elle-même. Aussi eût-elle plus d'un éblouissement lorsque, partie de si bas, elle se vit montée si haut. Le vertige la prit, et la tête faillit un moment lui tourner. Nous en saisissons les traces dans les lettres voisines de cette épo-

que. Elle a des troubles et des doutes. Elle tremble autant qu'elle désire. « Priez Dieu pour moi, écrit-elle à une amie ; je ne » fus jamais si agitée, ni si combattue : *Je le renvoie toujours affligé, et jamais désespéré* (voilà le sublime de la coquetterie). » Mon cœur est déchiré, le sien ne l'est pas moins. » Si elle s'était accoutumée depuis long-temps à viser là, son regard serait plus calme et son pas plus sûr.

Elle a donc pu aider les circonstances, mais les circonstances ne l'ont pas moins aidée. « J'ai fait une étonnante fortune, disait- » elle, mais ce n'est pas mon ouvrage ; je suis où vous me voyez » sans y avoir tendu, sans l'avoir espéré, sans l'avoir prévu. » Il y a peut-être là un ou deux mots de trop. Bornons-nous à dire que Madame de Montespan travailla tout autant à détruire son crédit par ses aigreurs, ses éclats, ses fureurs capricieuses, sa fantasque humeur, que Madame de Maintenon par l'insinuation de ses conseils. Ce contraste entre les violences de l'une et la douceur de l'autre détacha peu à peu le roi de sa maîtresse pour le porter sans secousse et comme à son insu vers cette adroite favorite, qui, suivant l'expression de Madame de Sévigné, « lui fit connaître un pays « tout nouveau, je veux dire le commerce de l'amitié et de la con- » versation, sans chicane et sans contrainte. » Le roi se sentit à l'aise et en repos dans cette sorte de température douce et égale d'une passion d'automne. Fatigué des orages, il se vit enfin arrivé au port et y jeta l'ancre.

« Le roi, dit Madame de Maintenon, aurait cherché du plaisir » ailleurs, s'il n'en avait trouvé près de moi. J'étais là pour le » sanctifier, et non pour le faire souffrir. » Parvenu à un âge où la dévotion devenait nécessaire, Louis XIV fut heureux de la trouver facile et presque voluptueuse, au sein d'un dernier amour, qui

lui donnait le plaisir, nouveau pour lui, de la constance, et endormait son cœur, jusqu'alors si inquiet, dans la sécurité d'un bonheur enfin vertueux. Ce fut pour cette âme passionnée une sorte de retraite douce encore, parce qu'elle lui rappela le passé, moins les remords : je dirais volontiers, si je ne craignais de manquer de respect à la favorite, que le vainqueur des Fontanges, des La Vallière, des Montespan et de tant d'autres victimes qui aimèrent à se laisser vaincre, trouva pour ainsi dire dans Madame de Maintenon les invalides honorables d'un cœur fatigué par tant de blessures et épuisé par tant de campagnes.

Ne fallait-il pas que cette femme eût bien du prestige, pour que Louis XIV ait consenti à l'élever jusqu'à lui, ou, comme d'autres l'ont cru, mal à propos, ce me semble, à descendre jusqu'à elle ? M. le duc de Noailles voit le secret de ce miracle dans cette phrase empruntée à la correspondance de Madame de Maintenon : « Il n'y a rien de plus habile qu'une conduite irréprochable. » Nous désirons trop que cette maxime soit vraie pour ne pas l'accepter sous sa forme générale. Mais peut-être ici faudrait-il la compléter par cette autre qui la confirme : « Il n'y a rien de plus » puissant que la dévotion sur une âme dévote. » La dévotion, voilà la baguette magique qui opéra la métamorphose.

Cette dévotion fut-elle sincère ? J'en suis convaincu. Absolument désintéressée ? J'en doute. Toujours simple et franche dans ses moyens ? Je ne le pense pas. Les uns diront qu'elle fut habile, les autres qu'elle fut astucieuse. Où M. le duc de Noailles voit de la conduite, Saint-Simon a vu les tortuosités perfides du serpent qui se glisse et se roule pour enlacer. Peut-être n'est-ce au fond qu'une querelle de mots (les plus dangereuses de toutes). Pour l'accorder, nous en choisirons un qui peut rallier les partis extrêmes,

moyennant quelques concessions mutuelles. C'est un mot de juste-milieu (nous n'aurions osé l'appeler ainsi, il y a quelques années). Nous dirons donc que Madame de Maintenon ne fut ni tout-à-fait franche, ni précisément intrigante, du moins pour arriver au pouvoir. Elle fut *insinuante* ; ce qui peut être un éloge autant qu'un reproche.

CHAPITRE VIII.

COMMENT SON AMBITION S'ÉPANOUIT APRÈS LA MORT DE LA REINE. — ELLE TOUCHE LES INTÉRÊTS DE SA MODESTIE ET DE SA PRUDENCE.

Saint-Simon l'accuse d'avoir travaillé sous main à se faire déclarer reine. Nous ne reproduirons pas la polémique de M. le duc de Noailles : il nous paraît avoir complètement raison contre l'authenticité de cette anecdote, qui représente Louvois se jetant l'épée à la main aux pieds du roi, et menaçant de se tuer sous ses yeux, s'il consent à divulguer le secret de son mariage avec Madame de Maintenon. Mais il n'en reconnaît pas moins lui-même qu'un conseil de prélats et de grands personnages fut assemblé par Louis XIV, pour délibérer sur la nécessité de cette déclaration. Bossuet et Fénélon y assistèrent. La conclusion fut négative. Quelle part y prit Madame de Maintenon ? Il est impossible de le dire d'une manière

précise. Tout cela dut être secret ; mais on peut affirmer avec vraisemblance qu'elle provoqua cette mesure et eût été fort heureuse de la voir réussir.

Si son ambition fut étouffée pendant la vie de la reine par de pieux scrupules, après sa mort elle put se dégager en toute liberté. L'espace était ouvert, et pourquoi ne s'y serait-elle pas élancée, puisque la religion semblait l'y inviter, en lui persuadant qu'elle était appelée à une sorte d'apostolat universel ? Non, elle n'obéissait pas seulement ici aux alarmes d'une conscience délicate qui craint que sa position équivoque « ne scandalise les faibles et ne » soit un sujet de moquerie pour les méchants. » Tel dût être, sans doute, le prétexte avoué ; mais le véritable motif ne s'avouait pas, et nous le devinons, comme on le devinait alors.

Repoussée dans ses tentatives, Madame de Maintenon eut assez de force, comme dit Saint-Simon, « pour couler doucement par » dessus, et ne pas se creuser une disgrâce en insistant. » Elle sut toujours s'arrêter à temps. Faute de mieux, elle se contenta donc d'être reine en particulier, à la différence des reines véritables, qui ne le sont guère qu'en public. N'ayant pas de rang officiel et avoué, on comprend qu'elle se soit fait à la cour une sorte de retraite pour se dérober le plus possible aux formalités d'une étiquette qui, suivant l'ingénieuse expression de M. le duc de Noailles, « l'eût placée au-dessous de ce qu'elle était ou au-dessus de ce » qu'elle paraissait être. » Lorsqu'elle sortait de ce mystère, où s'enveloppait à dessein sa royauté prudente, le tact, la mesure et l'aisance de ses manières lui applanissaient les difficultés de cette apparente énigme. « Je l'ai vue souvent, dit Saint-Simon, aux di- » ners du roi à Marly, mangeant avec lui et les dames, et à Fon- » tainebleau en grand habit, chez la reine d'Angleterre, cédant

» absolument sa place, et se reculant partout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité distinguée ; ne se laissant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire avec un air de peine et de civilité, et par tous ces endroits, polie, affable, parlante, comme une personne qui ne prétend rien et qui ne montre rien, mais qui imposait fort, à ne considérer que ce qui était autour d'elle. » Cette modestie était vraiment une grâce d'état dans une cour où l'étiquette régnait sur le roi lui-même, et réglait jusqu'aux nécessités les moins nobles de sa vie privée. N'eût-elle pas été soumise à une cruelle épreuve, cette pauvre étiquette, s'il lui avait fallu résoudre le problème d'assigner une place à celle qui ne pouvait occuper que la première, sans pourtant paraître y avoir droit ? Madame de Maintenon lui épargna cet embarras, avec ce bon sens précis d'une ambition prudente qui s'attache au solide, et aime mieux la réalité du pouvoir que l'apparence.

CHAPITRE IX.

SES MOYENS DE GOUVERNEMENT. — SCÈNES DOMESTIQUES A VERSAILLES. — SA CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE AVEC MADAME DES URSINS.

Cette discrétion, sous laquelle s'abritait sa dignité, fut, en effet, un de ses plus puissants moyens de gouvernement.

Louis XIV était trop jaloux de son autorité pour la partager volontairement avec qui que ce fût. Il fallait donc que Madame de Maintenon surprît à force d'adresse ce qu'elle ne pouvait enlever d'assaut. Voilà de ces tours d'escamotage dans lesquels excelle la souplesse féminine. Quel ménage ne ressemble un peu sous ce rapport à celui de Louis XIV ? Régner sans en avoir l'air, tel fut donc le but que se proposa Madame de Maintenon. Quels furent ses moyens de l'atteindre ? Saint-Simon va nous le dire :

Le travail des ministres, qui se faisait le soir chez elle, ne lui laissait rien ignorer. Pendant les délibérations, elle se tenait ordinairement à l'écart, occupée à lire ou à écrire, presque toujours silencieuse. Il arrivait parfois, quand la matière était embarrassante, que le roi disait : « Consultons la raison. » Puis il ajoutait : « Qu'en » pense votre solidité ? » Alors, elle répondait avec de grandes mesures. Jamais, ou presque jamais elle ne paraissait affectionner rien, et moins encore s'intéresser pour personne. Mais elle était d'accord avec le ministre, qui n'osait en particulier ne pas convenir de ce qu'elle voulait, et encore moins broncher en sa présence. « Dès qu'il s'agissait donc de quelque emploi ou de quelque grâce, » la chose était arrêtée entr'eux avant le travail où la discussion » s'en devait faire, et c'est ce qui la retardait quelquefois, sans » que le roi ni personne n'en sût la cause. Elle mandait au minis- » tre qu'elle voulait lui parler auparavant : il n'osait mettre la » chose sur le tapis, qu'il n'eût reçu ses ordres, et que la méca- » nique roulante des jours et des temps leur eût donné le loisir de » s'entendre. Cela fait, le ministre proposait, et montrait une » liste..... Avant de choisir, le roi presque toujours balançait et » demandait à Madame de Maintenon ce qu'il lui en semblait. Elle » souriait, *faisait l'incapable, disait quelquefois un mot de quel-* » *qu'autre, puis revenait, si elle ne s'y était pas tenue d'abord,*

» *sur celui que le ministre avait appuyé, et déterminait.* Il y avait » une autre ruse, si le roi s'opiniâtrait : c'était alors d'éviter la dé- » cision, en allongeant et brouillant la matière, en substituant » une autre, comme venant à propos de celle-là, et qui la détour- » nât, ou en proposant quelque éclaircissement à prendre. On » laissait ainsi émousser les premières idées, et on revenait une » autre fois à la charge avec la même adresse qui très-souvent » réussissait..... C'était encore presque la même chose pour char- » ger ou diminuer les fautes, faire valoir les titres et les services, » ou y glisser légèrement et préparer ainsi la perte ou la fortune.

« C'est là ce qui rendait ce travail de Madame de Maintenon si » important pour les particuliers, et c'est ce qui rendait à Madame » de Maintenon si nécessaire d'avoir les ministres sous sa dépen- » dance. » Mais si elle ne pouvait rien ou presque rien sans eux, de ce qui se passait par eux, ils ne pouvaient non plus se mainte- tenir sans elle, et encore moins malgré elle. « Dès qu'elle se voyait » à bout de les pouvoir ramener à son point, quand ils s'en étaient » écartés, leur perte était jurée : il lui fallait du temps, des cou- » leurs, des souplesses, quelquefois beaucoup, comme lorsqu'elle » perdit Chamillart. Louvois y avait succombé avant lui ; Pon- » chartrain ne s'en sauva qu'à l'aide de son esprit, et enfin par » la porte dorée de la Chancellerie, qui s'ouvrit bien à propos » pour lui (aujourd'hui on donne de grands-cordons). Le duc de » Beauvilliers y pensa faire naufrage par deux fois. »

Ce jeu n'était pas toujours sûr. Le roi se tenait même fort en garde contre ces surprises. Lorsqu'on ne s'y prenait pas avec assez de tour et de délicatesse, et qu'il s'apercevait que le ministre ou le général d'armée favorisaient un parent ou un protégé de Madame de Maintenon, il s'opiniâtrait à refuser par cela même. « Ces

» coups de claveçon la rendaient très-timide et très-mesurée, quand » il était question de se montrer au roi à découvert sur quelque » chose ou sur quelqu'un. Aussi répondait-elle à quiconque s'a-»-dressait à elle, même pour les moindres choses, qu'elle ne se » mêlait de rien. »

En effet, sa correspondance le prouve à chaque instant. Même avec Madame des Ursins, sa confidente la plus intime, elle fait l'ignorante et se donne des airs de simplicité. « Je ne serais point » surprise, Madame, quand vous jugeriez mieux que moi de ce » qui se passe ici. *Je suis un peu comme Agnès : je crois ce qu'on » me dit, et ne creuse point davantage.* » Elle, une Agnès ! oui, si l'on veut ; mais à condition que Louis XIV soit comme Arnolphe dupe de ses prétendues naïvetés. Ailleurs, elle se plaint de ce que son crédit échoue souvent auprès de Monsieur Desmarets pour une somme de 500 livres. « Ici, ajoute-t-elle, on ne veut point que « les femmes entrent dans les affaires, *et je ne suis pas fâchée » qu'elles me soient interdites* ; car, outre que je ne les aime pas, » j'y ferais certainement des imprudences, sans compter celles que » l'on m'imputerait. » Cette indifférence ressemble assez à celle du renard de la fable. La preuve en est dans d'autres passages, où l'on sent le dépit d'une ambition mécontente qui ne peut pas tout ce qu'elle veut. « Vous savez, écrit-elle au maréchal de Villars, » que je n'entends point les affaires : *On ne veut de moi que mes » prières, qui ne sont peut-être pas si bonnes que mes conseils.* » Mais enfin, il faut servir à la mode de ceux qu'on sert. » Voici d'autres phrases encore plus transparentes. « On écoute mes con-» seils ; quelquefois on m'en sait gré, souvent on s'en fâche, ja-» mais on ne les suit, et *toujours on s'en repent.* » (Elle disait tout-à-l'heure : « Je n'entends point les affaires ; j'y commettrais » des imprudences. ») « On ne me consulte qu'après avoir pris

» son parti : mon crédit n'est que de bienséance et de politique. » Elle dut écrire ces lignes sous l'impression sanglante d'un de ces coups de claveçon dont parle Saint-Simon : « Car Louis XIV, de » fois à autres, lui faisait des sorties terribles, et dont il s'ap- » plaudissait. » (Comme tous les caractères faibles en ménage, lorsqu'ils ont un éclair d'énergie.) « Elle se mettait alors à pleurer » devant lui, et elle était plusieurs jours sur de véritables » épines. »

Ces scènes domestiques, par lesquelles Louis XIV faisait expier à Madame de Maintenon ses usurpations de pouvoir, lui rendaient moins méritoire sa réserve, qui n'était souvent que nécessité ou prudence. Mademoiselle d'Aumale est en cela d'accord avec Saint-Simon. « Madame de Maintenon, dit-elle, aurait été bien fâchée » qu'on sût tous les refus que le roi lui faisait, de crainte qu'il ne » fût blâmé. Elle en a bien essuyé. Cependant, tous voulaient » passer par elle pour obtenir ce qu'ils demandaient, non-seule- » ment ses parents, mais toute la cour, à commencer par les » princes. Bien des fois, j'ai vu qu'on venait la remercier d'une » grâce que le roi avait faite. Et elle se tournait alors de mon côté, » en me disant : « Il m'apprend qu'il l'a ; si je m'en étais mêlée, » cela n'aurait pas si bien réussi. » Il y avait donc pour elle un moyen certain de faire réussir les affaires, c'était de s'en mêler sans le paraître. Il me semble aussi que la favorite recueillait fort avantageusement les bénéfices de sa modestie, puisqu'elle ne nuisait en rien aux hommages des courtisans, et même, en leur donnant l'air d'être plus désintéressés, faisait par là plus d'honneur à celle qui les recevait. Ces vertus discrètes assuraient à Madame de Maintenon la sécurité de sa puissance, de même que les précautions oratoires garantissent à celui qui les emploie la liberté de tout dire. Je me défie autant des hommes trop modestes, lorsqu'ils sont fins,

que des orateurs trop polis, lorsqu'ils sont méchants, ou même malins. L'art de se faire petit n'est souvent que celui de fortifier sa grandeur, jusqu'au jour où elle n'aura plus rien à craindre. Cet art avait déjà fait de grands progrès à l'époque où Madame de Maintenon l'essaya ; et elle n'eût paru qu'une écolière à côté des maîtres qu'elle aima trop, elle ou le roi, pour ne pas être tentée de les imiter.

On lui a fait un grand honneur d'avoir répondu aux instances ambitieuses de son frère « qu'elle ne pourrait le faire connétable » quand elle le voudrait, et qu'elle ne le voudrait pas quand elle » pourrait. » Assurément, cette seconde alternative est très-digne d'éloges ; mais elle le serait encore plus sans la première. Et d'ailleurs, il me semble que ce frère libertin, devenu maréchal-de-camp, millionnaire, et chevalier de l'ordre par la grâce de sa sœur, avait déjà plus qu'il ne méritait (à moins qu'il ne fallût encore le faire prince du sang).

Toutefois, nous aimons à reconnaître qu'elle n'abusa point de son pouvoir dans un intérêt de famille (chose assez rare, même du temps de Louis XIV, pour qu'on la cite comme éloge, ou qu'on la propose comme exemple). Elle s'est justement rendu ce témoignage « que les maîtresses du roi lui coûtèrent plus en un mois qu'elle » ne lui coûtait dans une année. » Il est vrai que les maîtresses avaient peur de ne pas durer même un mois, tandis que Madame de Maintenon avait su se faire la position plus stable.

Les affaires étrangères laissèrent peu de prise à son ambition. Torcy se défendit toujours d'assister à ces conférences particulières dont Madame de Maintenon tenait les fils cachés. Elle ne se trouva guère mêlée à la politique extérieure que par ses relations avec Madame des Ursins. Mais la correspondance de ces deux

femmes n'a pas tenu les promesses que Saint-Simon nous a fait concevoir. On est même étonné, en la lisant, de les voir prendre tant de précautions pour assurer le mystère de leurs lettres.

Pourquoi se parler ainsi tout bas et à l'oreille, quand on a si peu de secrets à se révéler ? Elles voudraient bien s'arracher mutuellement des confidences , mais aucune n'ose commencer. Elles s'attendent l'une l'autre et s'invitent à l'épanchement, tout en donnant l'exemple de la dissimulation. Aussi n'échangent-elles guère que des compliments et des révérences de politesse , si ce n'est dans les moments de froideur, où elles se parlent les lèvres pincées , sur un ton aigre-doux qui cache bien des rancunes. Par exemple, Madame des Ursins apprend-elle que la paix se prépare : aussitôt la voilà qui jette les hauts cris ; elle se croit perdue ; l'Espagne est trahie ; à quoi songe la France ? Alors s'échappent des vérités long-temps contenues. Madame de Maintenon se découvre enfin et lui déclare tout net que son dévouement pour Leurs Majestés très-chrétiennes n'ira pas jusqu'à la destruction de la France. « Voulez-vous, dit-» elle , voir les Anglais à Paris ? Pour imaginer que les ennemis » laissent l'Espagne à un prince français , c'est une idée qui paraît » chimérique dans ce pays-ci. » La chimère se réalisa pourtant ; et alors les protestations d'amitié redoublèrent entre les deux diplomates , qui continuèrent à lutter de finesse jusqu'au jour où la plus puissante renversa celle qui commençait à le devenir trop.

Elle eut encore une influence indirecte sur les affaires extérieures par le choix des ministres et des généraux, dont la faveur ou la disgrâce dépendit souvent de ses recommandations ou de ses plaintes. Elle réglait son estime pour les hommes sur leur dévotion réelle ou apparente. Les victoires de Vendôme et de Catinat ne purent faire pardonner à l'un son libertinage , à l'autre sa réputation

d'incrédulité. Ce fut Madame de Maintenon qui fit remplacer Catinat par Villeroy, son favori; et l'on sait combien ce choix coûta de sang et de gloire à la France.

Toutefois, nous ne pouvons croire qu'elle ait poussé ses préventions haineuses jusqu'à préparer, de concert avec Madame des Ursins, les revers du duc d'Orléans en Espagne. Elle aimait trop le bonheur du roi, et à cause du sien, celui de la France, pour avoir conçu même la pensée de ce crime odieux, dont l'accuse pourtant Saint-Simon.

CHAPITRE X.

MADAME DE MAINTENON ABBESSE UNIVERSELLE. — PART QU'ELLE PRIT A L'ÉDIT DE NANTES. — SA RETRAITE. — SA MORT.

Les affaires intérieures lui donnaient assez d'occupation pour qu'elle n'allât pas en chercher au dehors du royaume. « Elle se » croyait, dit Saint-Simon, l'abbesse universelle, surtout pour le » spirituel. Elle se figurait être une mère de l'Eglise. Elle en pesait » les pasteurs du premier ordre, les supérieurs de séminaires et » de communautés, les monastères et les filles qui les condui» saient. De là une mer d'occupations frivoles, illusoires, péni» bles, toujours trompeuses : des lettres et des réponses à l'infini, » des directions d'âmes choisies, et toutes sortes de puérilités qui

» aboutissent d'ordinaire à des riens, et quelquefois aussi à des
» choses importantes, et à de déplorables méprises en décisions,
» en événements d'affaires, en choix. »

La voilà bien, telle que nous la connaissons, avec ses habitudes de gouvernante, noyée dans mille petits détails, se croyant nécessaire et distribuant partout conseils et admonestations. M. le duc de Noailles ne saurait ici dire le contraire, car il s'entendrait démentir par la correspondance même de son auguste protégée, où nous lisons ce qui suit : « Ne jugeriez-vous point à propos, Monsei-
» gneur, de faire une liste de bons évêques ? vous me l'enverriez,
» afin que, dans les occasions qui se présentent tous les jours, je
» soutienne plus ou moins leurs intérêts. On m'adresse toujours la
» parole quant il est question d'eux. Mieux instruite, je serais
» plus hardie. » Elle s'appelle ailleurs « *la femme d'affaires des*
» *évêques*, » tout en se plaignant de payer bien cher cet honneur.

Elle aurait eu plus de raison encore de s'en plaindre, si elle avait pu prévoir combien ce titre et ces intrigues devaient faire peser de reproches sur sa mémoire.

Nous voulons parler de la révocation de l'édit de Nantes, dont elle ne fut pas sans doute seule coupable, mais dont elle fut au moins une des complices les plus passionnées. C'est ici que M. le duc de Noailles commence à devenir avocat. Non-seulement, il veut justifier son héroïne, mais il cherche à étendre l'absolution jusque sur l'acte dont on la rend responsable. Ce paradoxe, nous ne le discuterons pas au point de vue politique : car l'histoire l'a jugé. Il est admis par toutes les opinions que cette persécution organisée militairement contre des milliers de sujets fidèles, dont l'industrie enrichissait la France, n'est pas seulement la plus violente des injustices, mais la plus impolitique des maladresses. Ce serait le cas

d'appliquer ici le mot de Talleyrand : « C'est plus qu'un crime, » c'est une faute. » Au point de vue moral, nous sommes heureux d'avoir pour nous l'autorité de Fénélon, qui refusa toujours d'associer le sabre à ses prédications pacifiques, et dont la tolérance offrit à plus d'un réformé proscrit un asile protecteur dans son diocèse épiscopal. D'ailleurs, pour réfuter M. le duc de Noailles, il suffirait au besoin de lui opposer ses propres aveux. Ainsi, après avoir assemblé un faisceau de petites anecdotes sans importance et de citations de mince valeur pour démontrer que les Huguenots pouvaient devenir un danger politique, ne finit-il pas par reconnaître « *que ce dan-* » *ger n'existait pas encore*, » qu'au contraire « *la réaction ca-* » *tholique marchait triomphante, que le parti protestant était* » *paisible et n'offrait rien de redoutable* ? » Il eût mieux valu commencer par là. C'était s'épargner tout cet échafaudage ingénieux, mais inutile, qui s'écroule sous la main qui l'a construit.

M. le duc de Noailles nous paraît échouer également dans ses efforts pour disculper Madame de Maintenon. Sans doute, elle ne connut pas toutes les violences de détail qui suivirent les dragonnades qu'elle encouragea, et l'édit de Nantes, qui fut provoqué et applaudi par elle. Mais ceci prouve bien plus son imprévoyance que son innocence. En prenant pour missionnaires des prédicateurs armés, il est étrange qu'elle ait pu en attendre de la justice et de la douceur. Responsable du principe, ne l'est-elle pas des conséquences ? Et son éloquent apologiste le sent si bien qu'il se voit réduit à plaider les circonstances atténuantes et admettre avec nous « la part active *et excessive peut-être* qu'elle prit aux conversions. » La chose ne pouvait-elle être dite avec moins de précautions oratoires, et sans cet artifice de circonlocutions, d'expressions adoucies, de restrictions prudentes, qui marquent plus l'embarras du défenseur que la justice de la défense?

Madame de Maintenon donnait d'ailleurs sur ce point l'exemple de la franchise. *Habemus confitentem reum*. Car, ici du moins, elle ne cache pas sa pensée ; ses paroles sont aussi explicites que ses actions; et si sa correspondance montre aux plus incrédules que la conversion des réformés fut toujours son idée fixe, sa conduite à l'égard de ses nièces prouve également qu'elle n'était pas très-scrupuleuse sur les moyens. « Si Dieu conserve le roi, écrivait-elle à » Madame de Villette, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt » ans : *je me charge volontiers de tous*. »

Il semblerait que les funestes conséquences de l'édit de révocation eussent dû la ramener à la tolérance par l'intérêt, au défaut de la justice. Eh bien ! il n'en fut rien. Et dans un mémoire qu'elle compose en 1698 contre le rappel des Huguenots, on la voit plus endurcie que jamais, et hostile à toute espèce de conciliation. Elle se borne à conseiller « d'adoucir insensiblement la conduite envers » les nouveaux convertis, de ne les point forcer à commettre des » sacrilèges, en approchant des sacrements sans foi et sans dis- » positions, *de ne point faire traîner sur une claie le corps de* » *ceux qui auraient refusé les sacrements à l'heure de la mort*. » Nous ne ferons pas à Madame de Maintenon l'injure de préconiser ces paroles. Il y a trop peu de mérite à n'être ni absurde ni barbare.

Dans les querelles du quiétisme et du jansénisme, ses amitiés se trouvèrent aux prises avec ce qu'elle crut l'intérêt religieux, et le combat ne fut ni long, ni douteux. Elle n'hésita pas à sacrifier Fénélon et le cardinal de Noailles, dont elle estimait avec toute la France l'esprit et la vertu. On reconnaît là « ce goût de voltiger » en connaissances et en amis », dont Saint-Simon fait un trait de son caractère. « Aisément engouée, dit-il, elle l'était à l'excès ;

» aussi facilement déprise, elle se dégoûtait de même ; et l'un » et l'autre très-souvent sans cause ni raison. » Ici, du moins, les motifs ne manquaient pas. Le roi, qui trouvait commode de faire aux dépens d'autrui une pénitence peu coûteuse, n'eût pas de peine à croire les ennemis de Port-Royal, qui lui représentèrent cette sainte et savante compagnie comme un foyer d'opposition secrète contre toute autorité politique et religieuse. Il en vint à ce point *de préférer un athée corrompu et incapable à un janséniste vertueux et habile.*

C'est contre ces étroites préventions que Madame de Maintenon aurait dû lutter courageusement, son pouvoir étant trop affermi pour que des vérités fâcheuses pussent y porter atteinte. Mais son amitié pour le cardinal de Noailles n'alla pas jusqu'à lui faire braver le danger de se rendre importune ou suspecte. Et pourtant, elle n'avait pas craint jadis de blesser les sentiments les plus vifs du roi pour le détacher d'un commerce adultère. Serait-ce qu'alors cette hardiesse de paroles se conciliait avec des espérances intéressées, tandis que plus tard elle eût été nuisible à l'ambition satisfaite ? Il est à craindre que le soin de sa propre tranquillité ait contribué pour quelque chose à lui faire respecter si fort celle du roi : faiblesse égoïste, qui éclata cruellement encore dans la disgrâce du pauvre Racine, qu'elle abandonna sans défense à des ressentiments dont elle avait provoqué l'explosion.

Saint-Simon impute aussi à Madame de Maintenon tous les mauvais procédés du duc du Maine envers Madame de Montespan. Mais il nous semble qu'il peint ce fils dénaturé sous des couleurs assez noires pour n'avoir pas besoin d'expliquer son ingratitude par celle de sa gouvernante. Il était assez riche de son fonds pour n'avoir rien à emprunter. Ne faisons pas Madame de Maintenon

plus coupable qu'elle ne l'est. A-t-on besoin de la calomnier, quand on peut l'accuser d'avoir employé son crédit à élever les bâtards au rang de princes du sang, et d'avoir fait signer à la main mourante de Louis XIV ce codicille honteux qui mettait le duc du Maine à la tête de l'éducation et de la maison militaire du jeune roi ? C'était commander aux lois de rendre hommage au vice, à la nation d'en adopter les fruits, au trône d'en porter l'opprobre.

Le roi fut puni de cette faiblesse. Car celle qui la lui inspira n'attendit pas son dernier soupir pour aller cacher à Saint-Cyr ses regrets amers du passé et ses inquiétudes profondes sur l'avenir. N'eût-il pas été plus digne de rester fidèle au lit de mort du monarque, comme elle l'avait été à sa gloire et à sa puissance ?

A Saint-Cyr, elle retrouva l'image du pouvoir qu'elle laissait derrière elle. Son règne y fut même plus paisible et plus absolu qu'à Versailles. « Les matinées étaient remplies par beaucoup de » lettres qu'elle recevait et de réponses qu'elle faisait, presque » toutes à des supérieurs de communautés de prêtres, ou de sémi- » naires, ou même à de simples religieuses : car le goût de direc- » tion surnagea toujours à tout. Jamais abbesse, fille de France, » n'a été si absolue, si ponctuellement obéie, si crainte, si res- » pectée. »

Mais il restait un vide dans son âme : « La solitude, écrit-elle » alors, est moins soutenable que jamais : *le souvenir du passé* » *tue, le présent met le sang en mouvement, l'avenir fait tran-* » *sir.* » Cet avenir était tout entier pour elle dans la fortune de son ancien élève, devenu presque son fils, de ce duc du Maine sur lequel reposaient toutes ses espérances. Aussi ne put-elle survivre à sa chute : ce fut son coup de grâce. Elle avait, il est vrai, quatre-vingt-trois ans.

« Les regrets de sa perte, dit Saint-Simon, qui ne furent pas
» universels à Saint-Cyr, n'en passèrent guère les murailles. *Je*
» *n'ai vu que d'Aubigny, archevêque de Rouen, son prétendu cou-*
» *sin, qui fut assez sot pour en mourir.* »

CHAPITRE XI.

COUP-D'OEIL LITTÉRAIRE SUR MADAME DE MAINTENON.

Nous avons glissé trop légèrement sur les lettres de Madame de Maintenon pour n'être pas tenté d'y revenir par quelques citations qui nous feront pardonner d'avoir été si bref, et empêcheront peut-être ce supplément littéraire de paraître trop long.

Ce qui a nui le plus à la réputation de sa correspondance, c'est le voisinage de Madame de Sévigné, dont la plume légère et brusque, enjouée et capricieuse, éloquente et passionnée sans effort, a rendu notre admiration exigeante et exclusive. Ce souvenir impérieux domine malgré nous notre jugement, et s'impose à notre imagination comme un idéal d'après lequel nous classons tous ceux qui de près ou de loin nous le rappellent. On a donc fini par confondre les qualités personnelles de Madame de Sévigné avec les qualités essentielles du genre épistolaire ; et l'on s'est ainsi persuadé qu'il fallait absolument lui ressembler un peu pour être quelque chose.



Voilà qui rejetterait bien loin Madame de Maintenon. Car elle n'a ni sa vivacité rieuse, ni sa gaieté de couleurs, ni sa verve de tendresse, ni cette joie de l'esprit qui, suivant Ninon, en marque la force. Au contraire, son style est d'ordinaire pâle et tiède, pour ne pas dire froid et décoloré. Il est aussi parcimonieux, sobre et prudent que l'autre est large, impétueux et aventureux. Il est un peu janséniste (dût Madame de Maintenon s'en effrayer), c'est-à-dire nu, désintéressé, triste (comme disait Bossuet), et n'ayant pas même toujours *la grâce suffisante*. Il lui manque l'intimité, la confidence, ce charme des riens, qui sont presque tout dans la correspondance de Madame de Sévigné; cette insouciance voluptueuse qui laisse couler sa barque au fil de l'eau, sans s'inquiéter d'où le vent souffle; cette fureur de babillage qui jase pour jaser, et tire son inspiration des hasards mêmes de ses rencontres. Il lui manque surtout enfin une de ces passions expansives qui sont l'âme d'une correspondance, parce qu'elles ont toujours besoin de se soulager ou de s'exalter en s'exprimant. Dans le monde, on l'avait surnommée *le Dégel*. Ce mot est un portrait, et vaut plus à lui seul que toute notre brochure. On ne pouvait donner plus spirituellement le thermomètre de son cœur. Même lorsqu'il s'échauffe, sa température ne va jamais au-delà de ces jours douteux entre l'hiver et le printemps, où le soleil, encore à moitié engourdi par un long sommeil, fond à peine de ses rayons languissants la blanche surface des neiges.

Faudra-il donc s'autoriser de ces différences pour refuser à Madame de Maintenon la vocation du genre épistolaire? Evidemment non; car ce genre exige avant tout une qualité qui est le naturel. Or, Madame de Maintenon est aussi naturelle dans sa discrétion que Madame de Sévigné dans son épanchement. Aussi sa réserve

n'ôte-t-elle rien à l'aisance de son style, dont le ton convient toujours parfaitement et à son caractère et aux choses dont elle parle ; ce qui est le souverain mérite d'une correspondance.

Ce mot de *correspondance*, qui indique un échange de sentiments et de pensées entre deux âmes, est peut-être impropre lorsqu'il s'agit des lettres que nous étudions. Car elles ont quelque chose de solitaire qui trahit un isolement habituel. Ce n'est pas un cœur qui se livre à un autre, mais un esprit plein de sens qui pense tout haut et se parle à lui-même ; de sorte qu'on oublie presque toujours en la lisant la personne à qui elle écrit. L'adresse même est parfois si peu nécessaire qu'on pourrait la supprimer ou la changer sans qu'on s'en aperçût.

Aussi, pour soutenir sa plume, a-t-elle en général besoin d'une affaire à traiter, d'un sujet à méditer, je dirais même d'une thèse, si ce mot n'éveillait une idée de pédantisme qui serait fort contraire à la simplicité sévère de son ton et à l'autorité facile de sa parole. En un mot, on reconnaît surtout en elle une tête forte qui va d'abord à l'utile, qui a le goût de la réflexion, qui a beaucoup observé, non pas en courant et par instinct comme Madame de Sévigné, qui devine tout de génie, et sans avoir l'air de se douter des profondeurs qu'elle nous découvre, mais de sang-froid, avec calcul et conscience, parce que la vie lui a beaucoup appris.

Cette science du monde, cette expérience des hommes et des choses, répand dans ses lettres un intérêt de curiosité pratique, qui nous déguise, par la variété du fonds, ce que la forme a quelquefois d'un peu monotone et presque d'assoupissant.

Ce n'est pas qu'on surprenne chez elle beaucoup de ces regards pénétrants sur les délicatesses de l'âme humaine, de ces analyses morales dans lesquelles excelle la finesse féminine, et qui sont pour

le lecteur une révélation saisissante des sentiments qu'il a mille fois éprouvés sans les avoir remarqués. Non ; Madame de Maintenon semble craindre ces indiscrétions psychologiques qui pourraient, en trahissant le secret des autres, laisser entrevoir le sien. Peut-être aussi son esprit droit et précis n'était-il pas assez subtil pour démêler ces nuances légères qui demandent des raffinements d'attention et risquent de s'évaporer devant l'œil qui les observe. Elle préfère ces contours nets qui se dessinent avec fermeté, ces portraits généraux et anonymes qui, d'un coup de pinceau, représentent toute une classe d'hommes.

Ainsi l'on pourrait recueillir sur les courtisans plus d'une phrase qui ne déparerait pas un sermon de Bossuet ou de Bourdaloue : par exemple, cette énumération qui laisse éclater tant d'indignation vertueuse : « Nous ne voyons ici que des assassinats de sang-» froid, des envies sans sujet, des rages, des trahisons sans » ressentiment, des avarices insatiables, des désespoirs au milieu » du bonheur, des bassesses qu'on couvre du nom de grandeur » d'âme. » Sa pensée aime à revêtir la forme sentencieuse, qui convient particulièrement à la nature dogmatique de son esprit. « Comptez, écrit-elle à son frère, que presque tous les hommes » noient leurs parents et leurs amis pour dire un mot de plus au » roi, et lui montrer qu'ils lui sacrifieraient tout. »

Si elle en veut beaucoup aux grands seigneurs, elle ménage encore moins les grandes dames qui l'entourent ; et dans ses lettres, qui lui sont un refuge contre les servitudes de l'étiquette, elle se venge, avec le plaisir d'un dépit contenu, des impatiences que leurs ridicules lui ont causées. « Les femmes de ce temps-ci me sont » insupportables, écrit-elle à Madame des Ursins. Leur habille-» ment insensé et immodeste, *leur tabac, leur vin, leur gour-*

» *mandise, leur grossièreté,* leur paresse, tout cela est si opposé » à mon goût, et, ce me semble, à la raison, que je ne puis le » souffrir. J'aime les femmes modestes, sobres, gaies, capables » de sérieux et de badinage, polies, *railleuses d'une raillerie qui* » *renferme une louange*, dont le cœur soit bon et la conversation » éveillée, *et assez simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues* » *dans ce portrait* que j'ai fait sans dessein, mais que je trouve » très-juste. »

Dans d'autres passages, l'ennui tourne au dégoût, la pitié au dédain, l'éloignement à la haine et presque à la misanthropie. Ne voilà-t-il pas une profession de foi qu'Alceste lui eût enviée? « A » force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des femmes, » la faiblesse des philosophes, les bêtises des politiques, la faus- » seté des dévôts, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que » les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables. »

Que nous sommes loin du ton de Madame de Sévigné, dont le cœur volontiers indulgent serait plutôt enclin à rire des folies humaines qu'à s'en révolter, et dont l'esprit doucement railleur serait peut-être tenté de regarder un ridicule comme une bonne fortune, parce qu'il est pour sa plume une occasion de gaieté causeuse! Il est vrai que Madame de Maintenon sait aussi descendre de ces hauteurs tragiques pour regarder autour d'elle le côté comique des choses. Une ironie légère n'effleure-t-elle pas ses lèvres, lorsqu'elle écrit au cardinal de Noailles: « Vous avez d'étranges brebis, Mon- » seigneur. Le chapitre des petits pois dure toujours: l'impatience » d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger » encore sont les trois points que nos princes traitent depuis qua- » tre jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé chez le roi, » et bien soupé, trouvent des pois chez elles, pour manger avant » de se coucher, au risque d'une indigestion. »

Voilà de curieux détails de mœurs sur cette cour si polie, dont les caprices, comme on le voit, n'étaient cependant pas toujours fort exquis, ni les engouements fort délicats. Ce passage mériterait d'être rapproché de plusieurs citations de Saint-Simon, qui lui donnent une valeur historique ; entr'autres, de ce portrait d'une des premières dames d'honneur, la princesse d'Harcourt, espèce de harpie, « qui en avait, dit-il, la gourmandise et la promptitude à » s'en soulager, et mettait au désespoir ceux chez qui elle allait » dîner, parce qu'elle ne se faisait pas faute de ses commodités au » sortir de table, et salissait le chemin d'une effroyable traînée. » Elle ne s'en embarrassait pas le moins du monde, troussait ses » jupes, et allait son chemin, puis revenant, disait qu'elle s'était » trouvée mal. *On y était accoutumé.* »

Mais hâtons-nous de détourner les yeux de cette image, pour les reposer sur des médisances plus aimables, qui semblent affilée par la langue d'une Célimène, tant elles se glissent en douceur, et emportent lestement la pièce, sans avoir l'air d'y toucher. « Madame de Beuvron, écrit Madame de Maintenon (c'est une de ses » amies) *paraît une bonne fille* : peu d'esprit, fort occupée de sa » personne, visionnaire sur sa santé, persuadée qu'elle a un nom, » un rang à soutenir, froide, sèche, impatiente, d'un abord pé- » nible, point aimée en général ; sans éducation, sans maxime, » sans droiture, sans piété solide, *en un mot, une vraie reli-* » *gieuse.* »

Ce sont là de ces croquis enlevés de main de maître et dignes de figurer entre les plus fins portraits, dont nous trouvons une si riche collection dans toute cette littérature intime du XVII[e] siècle qu'on pourrait intituler : « La cour peinte par elle-même. » Ce malin plaisir d'attraper les ressemblances à l'insu des modèles, remplis-

sait naturellement les entr'actes laissés par cette comédie spirituelle qui s'appelle le monde, et dont les acteurs, après avoir joué leur rôle, étaient les premiers à se moquer de la pièce et à rire en secret des personnages que la bienséance dramatique les avait forcés de prendre trop longtemps au sérieux. Ils se dédommageaient alors dans la coulisse de leurs respects forcés, et éprouvaient le besoin de se dire à l'oreille ces vérités impatientes de jaillir, ne fût-ce que pour se convaincre eux-mêmes qu'ils n'étaient pas dupes des originaux dont le masque ou la figure posait devant eux.

Si quelqu'un dut ressentir cette démangeaison de la langue (comme on le dit vulgairement, mais énergiquement), ce fut plus que toute autre Madame de Maintenon, que sa grandeur imprévue jeta si brusquement au milieu de cette scène, où elle était plus intéressée que personne à deviner juste toutes les énigmes, pour ne pas tomber dans les pièges qu'eussent cachés sous ses pas des respects commandés et des empressements calculés. Pour bien juger les ridicules, il faut aussi n'avoir pas toujours vécu dans leur familiarité, de peur que l'œil ne s'y fasse, jusqu'à ne plus les démêler. Or, comment auraient-ils pu se soustraire à la sagacité de Madame de Maintenon, dont la jeunesse s'écoula si loin d'eux, dans la modestie d'une vie simple, calme et retirée ? N'oublions pas non plus que le satirique Scarron fit insensiblement l'éducation de son esprit ; et peut-être dût-elle à son influence autant qu'à la nature ce sûr instinct de jugement qui, dans toutes les rencontres de sa vie, lui révéla tout d'abord les côtés faibles des caractères et des situations.

« Elle excellait, dit Saint-Simon, dans ces *demi-mots de ridi-* » *cule bien menés*. » Nous en avons une preuve charmante dans cet extrait d'une de ses lettres, écrite sans doute en un jour de belle

humeur. Car (chose rare chez elle !) on sent frissonner sous son ironie ce souffle lutin de gaieté intérieure qui se joue innocemment autour de son sujet :

..........Tactuque innoxia molli
Lambit flamma comas..........

C'est au duc de Noailles qu'est lancée cette gracieuse fusée de malices , dont chaque mot pétille comme une étincelle. Bien qu'elle soit la plus longue de nos citations , on trouvera qu'elle est la plus courte : « De qui me demandez-vous des nouvelles ? C'est sans » doute des dames du palais ; c'est votre faible , il y faut compa- » tir.... Madame de Dangeau deviendra aussi merveilleuse au tric- » trac qu'elle l'est dans tout le reste. Madame de Roucy nous me- » nace d'un enfant. Madame de Nogaret est enfin grosse. Madame » d'O garde le lit depuis l'absence de son mari , pour regarder la » place où il était, et pour s'écrier : Hélas ! il n'y est plus. A ce » souper, on étouffe, on brûle des ailes de perdrix , on appelle » Gervais , on est tantôt une colombe, tantôt une bacchante. Que » vous dirais-je de la grossesse de Madame du Châtelet, de la mai- » greur de l'indolente Lévy , du teint incarnat de Madame de » Montgon , et du fausset de Madame d'Agen, et de la goutte de » la dame d'honneur , et de l'adresse de la dame d'atours à tour- » ner le fuseau ? Voilà , mon cher duc , notre petite cour qui s'as- » semble le jour dans mon cabinet , autour d'une jeune princesse » qui croît en taille à vue d'œil et imperceptiblement en mérite. »

Ne croirait-on pas lire une de ces pages où le caquetage bourdonnant de Madame de Sévigné s'élance en des énumérations à perte de vue et à perte d'haleine ? Nous aimons à recueillir ces ressemblances de détail qui tempèrent sans les effacer les différences générales de ces deux physionomies. Cette phrase , par exemple,

ne rappelle-t-elle pas par son procédé d'accumulation (moins le dénouement, toutefois) la fameuse lettre sur le mariage de Mademoiselle ? « Il y aura demain quinze jours que je suis enrhumée et en » spectacle aux courtisans, aux médecins, aux princes, caressée, » ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, acca» blée, dorlotée, contrariée, tiraillée. »

Parfois aussi brille sous sa plume un éclair d'imagination. Le phénomène est si rare que nous ne voulons pas être crus sur parole, ni priver le lecteur du plaisir de jouir de notre découverte. Car c'en est une, en effet, et des plus précieuses, que cette spirituelle comparaison par laquelle Madame de Maintenon se plaint de ne pouvoir échapper à la meute des courtisans : « Je suis, s'écrie-t-elle, véri» tablement aux abois : la figure des cerfs m'a toujours fort tou» chée, en me l'appliquant ; et j'en ai une tendresse pour eux qui » me met dans leurs intérêts contre celui des chasseurs. » Cette pensée dut éclore avant la tombée de la nuit, s'il est vrai, comme elle le dit ailleurs avec beaucoup de grâce, que « *son esprit baisse* » *infiniment avec le soleil.* » Ce sont là des curiosités dans son style, qui est en général soumis à des lois somptuaires dont la sévérité lui interdit le superflu, *chose si nécessaire* pourtant, comme le définissait un homme d'esprit.

Puisque nous sommes en train de noter les exceptions, n'oublions pas une épigramme plutôt malicieuse que méchante, dont l'ironie voilée de sourire contraste avec le sérieux de sa gravité habituelle, surtout en la matière dont il s'agit. « Madame de Berry, dit-elle, » pourra être une sainte ; elle a beaucoup de chemin à faire ; mais » elle est encore jeune. » C'est aussi le même accent de bonhomie naïve qui perce dans le mot suivant, dont la finesse et la douceur font oublier l'âpreté de certain anathème que nous avons eu l'oc-

casion de citer plus haut. Quelqu'un lui disait que ce que l'on entend à l'Opéra entre par une oreille et sort par l'autre : « Oui, ré-
» pondit-elle ; mais vous oubliez que le cœur est entre les deux. »

C'est surtout dans les dernières années de sa puissance qu'elle semble amollir sa rudesse de caractère et son austérité d'esprit. Si trop souvent la vieillesse chasse les grâces, il arrive parfois aussi, non pas qu'elle les ramène, mais qu'elle les remplace par une sorte de sérénité calme, qui dispose l'âme à la joie, comme pour la faire jouir davantage, par un bienfait providentiel, du peu de jours qui lui restent. Qui ne revoit dans sa mémoire d'enfant une de ces vieillesses radieuses qui retrouvent une seconde jeunesse dans la paix de leur cœur et la sécurité de leur conscience? Eh bien ! les traits de Madame de Maintenon semblent aussi s'éclairer parfois de ces lueurs crépusculaires qui dorent le couchant de la vie. Dans les intervalles de repos que lui accorde l'importunité de ses souvenirs (bien amers souvent, comme nous l'avons vu), elle se sent renaître à une gaieté pleine de cette saveur qu'ont tous les fruits d'arrière-saison. Son esprit n'a pas vieilli; il sait, comme le guy, fleurir encore sur l'arbre dépouillé. Quelle fraîcheur n'y a-t-il pas, par exemple, dans le fin sourire de cette phrase, où elle plaisante si légèrement sur elle-même : « L'archevêque de Bourges, écrit-elle à Ma-
» dame de Caylus, a dit que j'étais droite comme un jonc, et
» cela d'un air qui me fait croire qu'il me regarde comme un pro-
« dige. Il aura sans doute ajouté que je raisonne tout aussi bien que
» lui. Me voilà donc une personne à montrer. Il faut avouer qu'il
» est bien glorieux de vivre longtemps. On croit faire maintenant
» mon éloge quand on dit : elle raisonne encore juste, elle écrit
» encore d'une main ferme! Voilà de grands sujets d'amour-
» propre ! » Les vieillards ont tous plus ou moins leur coquetterie : celle de l'avare de Molière dont le visage s'épanouit

d'aise, lorsqu'il entend Frosine lui répéter sur tous les tons de sa gamme intéressée, qu'il a le teint frais et gaillard, qu'il est d'une pâte à vivre cent ans, qu'il enterrera fils et petits-fils. La peur rend si crédule ! Madame de Maintenon ressentit sans doute aussi ce secret mouvement de vanité octogénaire ; son âge lui en donnait le droit ; mais elle avait trop l'instinct des ridicules, même les plus faibles, pour laisser paraître celui-ci, qui survit d'ordinaire à tous les autres. Sa coquetterie à elle sera au contraire de paraître supérieure à ces compliments, qui la flattaient pourtant, j'en suis sûr, puisqu'elle s'en souvient et se plaît à les redire.

Cette phrase est bien de la même plume qui écrivait après la visite de Pierre-le-Grand à la cour de Versailles : « Le czar me » paraît un très grand homme depuis qu'il a demandé de mes nou- » velles. » Madame de Sévigné n'avait pas la tête aussi forte : elle se laissait facilement enivrer par les hommages. Un jour, Louis XIV lui fit l'honneur de danser avec elle un menuet. Après la danse, elle se trouva près de son cousin Bussy, à qui elle dit : « Il » faut avouer que nous avons un grand roi ! » — » Oui, sans » doute, ma cousine, répondit Bussy : ce qu'il vient de faire est » vraiment héroïque. » N'est-il pas vrai que cette anecdote, rapprochée du mot précédent, peint à merveille les deux personnages : Madame de Maintenon, toujours maîtresse d'elle-même pour le devenir plus sûrement des autres, et Madame de Sévigné, se livrant à toutes ses émotions avec un entraînement de naïveté pétulante qui nous les fait aimer, même quand nous serions tentés d'en sourire ?

On peut se demander, en voyant défiler tant de citations, pourquoi pas une d'elles n'est venue nous faire les confidences littéraires de Madame de Maintenon. C'est qu'elle est restée plus muette encore sur la littérature que sur la politique. Il semble qu'elle ait vécu

à une distance infinie des applaudissements qu'excitaient autour d'elle les chefs-d'œuvre du grand siècle. Il ne lui en arrive pas même un lointain écho.

Ce silence n'est pas, je crois, un simple hasard : c'est un trait de caractère. Ne l'attribuons pas à l'indifférence (ce serait calomnier son goût), mais plutôt aux scrupules respectables de sa dévotion qui lui représentait l'art profane comme une vanité plus dangereuse au cœur qu'elle n'est agréable à l'esprit. Loin de nous la pensée de lui en faire un reproche ! Car Esther et Athalie (les deux plus belles œuvres de Madame de Maintenon) viendraient nous accuser d'ingratitude. Mais ce patronage même, auquel nous devons ces pièces immortelles, ne prouve-t-il pas suffisamment que la fondatrice de Saint-Cyr ne protégeait dans Racine qu'un nouveau converti ? Eût-elle consenti à être la marraine de Chimène ou de Phèdre, à plus forte raison des œuvres de Molière, dont Louis XIV heureusement voulut bien être le parrain ? Il faut donc se féliciter que son règne ait commencé si tard, ou, si vous voulez, que celui de Molière se soit ouvert si tôt ; car il est tel de ses enfants (et des mieux portants aujourd'hui) qu'il eût fallu par prudence étouffer au berceau. Le génie a sa providence qui veille sur lui, et le fait naître et mourir à son heure.

Il serait curieux de suivre dans l'histoire des dernières années du siècle les traces de l'influence littéraire de Madame de Maintenon. Elles ne sont pas toutes également lumineuses. C'est l'époque où Lafontaine, qui avait tant besoin de faire pénitence, s'engage à expier par des vers sacrés les péchés poétiques de sa jeunesse (qui dura trop longtemps), et jette au feu une comédie qu'il aimait comme un fils inespéré de sa vieillesse. C'est alors aussi que Boileau coiffe sa muse infirme du bonnet théologique ; et que La Bruyère, re-

voyant son édition des Caractères, la retouche dans un sens plus religieux. Dans la pieuse ardeur de son zèle, Madame de Maintenon eût dit volontiers à tous les poètes et même à tous les prosateurs, comme Esther à ses jeunes compagnes :

Mes *frères*, chantez-nous quelqu'un de nos cantiques.

Concert charmant, si tous avaient pu ou su chanter ; car je suis sûr que la bonne volonté n'eût manqué à personne.

Madame de Sévigné, si fervente, elle aussi, dans sa foi, savait pourtant la rendre plus mondaine. Au sortir d'un sermon de Bourdaloue « qui frappait comme un sourd, » elle allait sans remords applaudir « sa belle-fille » la Champmeslé ; et le Traité de Nicole, dont elle aurait voulu *faire du bouillon pour l'avaler*, ne nuisait en rien aux « *fanfreluches antidotées* » de maître François, ni même (nous le disons tout bas) aux contes de l'enfant gâté de Madame de la Sablière.

Son cœur est assez grand pour les tous contenir.

Ce qui ne l'empêche pas pourtant d'avoir aussi son préféré. Car dans sa passion pour Corneille, comme dans son amour pour sa fille, elle porte toute sa vivacité d'exaltation féminine : enthousiasme capricieux, inquiétudes jalouses, entêtement d'admiration. Il semble que, même en littérature, la femme veuille retrouver l'amour avec toutes les délicatesses de ses nuances.

Madame de Maintenon passait néanmoins pour bel-esprit dans sa jeunesse. Mais l'âge et le pouvoir l'en corrigèrent bien. C'est que « les gros poissons mangent les petits » ; et quand on a pour unique affaire de régner sur un roi comme Louis XIV, tous les plaisirs de l'esprit doivent compter pour bien peu de chose, dès qu'ils ne sont plus un moyen de domination. D'ailleurs, si l'ambi-

tion lui laissa des loisirs , elle lui ôta la faculté d'en jouir , en flétrissant, par la tristesse de ses rides, cette fraîcheur d'intelligence et cet enjouement d'humeur qui est la condition du plaisir littéraire. Son esprit fatigué avait besoin de repos ; et comme la religion lui donnait ce calme qu'elle désirait , elle n'alla pas le chercher ailleurs où sans doute elle ne l'eût pas trouvé.

Nous n'avons pu glaner que deux ou trois pensées littéraires dans toute sa correspondance. L'une est une épigramme froidement dédaigneuse contre l'Académie. « Quoi ! disait-elle à Fénélon , vous » voulez être de cette compagnie qui ne *parle que sur des pa-* » *roles* ! » Elle eût peut-être été plus respectueuse envers cet illustre corps, si elle eût pu prévoir qu'un jour son nom, éloquemment réhabilité, dût mériter le brevet d'immortel à l'un des descendants de cette famille des Noailles qu'elle aima tant pendant sa vie, et à laquelle, après deux siècles, sa mort même est encore utile.

L'autre pensée est une raillerie plus légitime contre une académie de boudoir que les femmes savantes de la cour voulaient instituer en face de la grande. « On s'adonne dans la ruelle de Madame » de Bourgogne à faire de l'esprit. On y a des conversations dont » on est très-contente. On y parle de logique, de rhétorique , de » physique, et on y approfondit tout ce dont il serait à souhaiter que » nous ne sûssions pas même les noms. La princesse apprenait » hier à faire des arguments. On projette une académie de fem- » mes : elle sera de quarante ; il y en a déjà vingt sur la liste. » Oserais-je vous le dire ? vous n'en êtes point , Madame ; je n'en » suis pas non plus. » Nous retrouvons là ce bon sens qui la suivit partout, et cette simplicité d'esprit qui ne promet pas toujours , hélas ! la simplicité de cœur. Si Madame de Maintenon n'avait pas été préservée de la contagion du précieux par la justesse de

son goût, elle en eût été guérie par la longue quarantaine qu'elle fit chez Scarron, dont les salons furent une sorte de refuge contre les ridicules de l'hôtel de Rambouillet. Comment auraient-ils pu s'introduire dans une société où le coadjuteur, la belle Ninon, Sarrasin, Marion Delorme, Ménage, le comte de Lude et Villarceaux venaient s'asseoir auprès de l'auteur du Roman comique, approvisionnés de gaieté et de friandises, pour exciter à la fois son esprit et son appétit ? Le burlesque n'était-il pas une réaction salutaire contre ces raffinements qui eussent exténué la langue à force de la raffiner ?

M. Suard a dit dans une notice que Madame de Maintenon avait composé ses lettres sous la dictée de la postérité. Pour le fonds, je le croirais volontiers ; mais pour la forme, j'affirme qu'elle n'y pensait pas, et qu'elle écrivit comme elle causait, avec la même aisance de perfection naturelle, et peut-être encore avec moins de charme. Car son esprit était de ceux qu'éveille le mouvement d'une conversation, parce qu'ils y cherchent moins un plaisir de distraction qu'un succès d'amour-propre : ils y parlent plus qu'ils n'y écoutent.

N'aurions-nous pas dû pour tout éloge nous borner à cette remarque ? Et ne serait-ce pas manquer de goût que de chercher plus longtemps dans les lettres de Madame de Maintenon l'art qu'elle n'y voulait pas mettre, et de la traiter comme si elle avait écrit pour que d'autres écrivissent sur elle ? Quoique nous soyons loin d'être académicien, elle nous accuserait aussi de ne parler que sur des paroles. Arrêtons-nous donc, et pour nous faire pardonner par une dernière citation d'être trop souvent intervenu nous-même en sa place, disons adieu à Madame de Maintenon en lui appliquant cette louange qu'elle envoyait à une autre adresse : « Vos

» lettres sont charmantes ; elles ne sentent point les dames de
» cour. Si on les trouvait, on vous croirait des dames d'Avon
» (*bourg près de Fontainebleau*) ; encore est-ce trop près d'une
» maison royale. »



ADAM D'AUBERS, imprimeur.

TABLE DES MATIÈRES.



